CORA

OU

L'ESCLAVAGE

DRAME

EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

JULES BARBIER





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

PERSONNAGES :

GEORGES BESSIÈRES, ingénieur français........	MM. Paul Laba.
GÉRARD, négociant et planteur à la Lousiane, colon d'origine française..............................	Lauté.
WILLIAMS JOHNSON, planteur à la Louisiane, colon de race anglo-saxonne.....................	Faille.
CURTIS, cousin de Johnson et son associé.........	Castellano.
KRAIG, hommme de loi et planteur à la Louisiane.	Berret.
BILL, ancien capitaine de négrier, chasseur de fourrures..	Omer.
TOBY, mulâtre, esclave de Gérard.................	Machanette.
PERSIFER, capitaine du *Selma*, steam-boat du Mississipi	Richer.
BUTHERFLY, sportsman........................	Lavergne.
Un maitre de bar-room..........................	
Un shérif..	
CORA, fille de Gérard............................	Mmes Jane Essler.
LUCY, sœur de Johnson........................	Savary.
Mistress BRADLEY, tante de Johnson, de Curtis et de Lucy; originaire de New-York...............	C. Gilbert.
MÉALA, quarteronne, esclave chez Johnson........	Vadé.

Invités de mistress Bradley, Passagers, Musiciens allemands, Agents judiciaires.

Le 1er acte à Paris. — Les actes suivants à la Louisiane, de nos jours.

Nota. — S'adresser, au théâtre de l'Ambigu, pour la musique à M. Alex. Artus, chef d'orchestre; et, pour la mise en scène (autographiée), à M. Masson, souffleur.

CORA

OU

L'ESCLAVAGE

ACTE PREMIER

Chez mistress Bradley, à Paris. — Un salon éclairé pour un bal. — Au fond un second salon où se pressent les invités. — Sur le devant de la scène des joueurs de whist. On entend de temps à autre une musique de danse dans la coulisse.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, CURTIS, Joueurs de whist.

Georges, appuyé contre le chambranle d'une porte, regarde dans le second salon. — Curtis quitte la table de whist, où il est remplacé par un autre joueur, et s'approche de Georges.)

CURTIS, touchant l'épaule de Georges.

Que regardez-vous donc si attentivement, monsieur Bessières? Ne serait-ce pas cette jolie personne à la taille svelte et gracieuse?

GEORGES.

Vous avez deviné juste; je ne puis me lasser d'admirer ces cheveux abondants, ce regard doux et voilé, ces narines ardemment ouvertes, et plus encore cette grâce indéfinissable qu'elle a dans tous ses mouvements. La connaissez-vous?

CURTIS.

Non: c'est la première fois que je la vois chez ma très-honorée tante.

GEORGES.

Elle paraît pourtant connaître intimement miss Lucy, votre cousine. Avec quelle charmante nonchalance elle s'appuie sur le bras de son danseur!

CURTIS.

Ah! ah!...

GEORGES.

Quoi donc?

CURTIS.

Vous dites qu'elle paraît liée intimement avec ma cousine? ..

GEORGES.

Je les ai vues causer très-familièrement.

CURTIS.

C'est singulier!

GEORGES.

Pourquoi?

CURTIS.

Regardez le coin de l'œil, je vous prie...

GEORGES.

Eh bien?...

CURTIS.

Il y a là un signe imperceptible qui n'en serait pas moins dans mon pays un stigmate indélébile...

GEORGES.

Un stigmate!...

CURTIS, redescendant la scène avec Georges.

Je veux dire que cette charmante jeune fille, courtisée en France, adulée, entourée d'hommages, a dans les veines une goutte de sang africain qui en ferait là-bas la plus humble des esclaves, ou qui la réduirait tout au moins à la condition abjecte des plus viles créatures.

GEORGES.

Mais son teint est d'une blancheur éblouissante...

CURTIS.

Qu'importe!... Pour un connaisseur, la tache originelle se trahit dans le coin de l'œil ou à la racine de l'ongle. N'eût-elle qu'un seizième de sang noir, elle n'en serait pas moins aux yeux de mes compatriotes une quarteronne, et comme telle, mise au ban de la société. Il faut que ma petite cousine l'ignore

pour traiter en amie celle qui serait là-bas sa femme de chambre. Vous ne savez pas combien est puissant dans les états à esclaves, et surtout dans la Louisiane, le préjugé de la couleur.

GEORGES.

Je le sais et je le déplore; car sans parler de l'esclavage, sans discuter si l'infériorité du nègre le voue éternellement à la servitude, il est certain que le mulâtre est énergique et intelligent, et il est horrible de penser que cet odieux préjugé de la peau condamne à une abjection irrémédiable des hommes qui pourraient servir glorieusement leur pays, des femmes qui mériteraient, comme celles-ci, d'y être traitées en reines!

CURTIS.

Oh! oh! comme vous prenez feu sur ce sujet!... Je croyais que vous autres Français vous ne prêtiez qu'une médiocre attention à ce qui se passait de l'autre côté de l'Océan.

GEORGES.

Et qu'importe que l'Océan nous sépare! Toute l'humanité n'est-elle pas solidaire? Je ne suppose pas que la pitié ou l'indignation doive se mesurer au degré de latitude ou de longitude! C'est à ce sentiment presque unanime, je le dis à l'honneur du vieux monde, qu'il faut attribuer l'immense popularité de l'*Oncle Tom* en Europe; pour moi, je n'y vois pas le succès d'un roman, mais celui d'une idée. L'esclavage est une question jugée! s'écrient les égoïstes en se bouchant les oreilles; oui, jugée dans les desseins de la Providence! mais c'est à tous les gens de cœur de hâter l'exécution de ses arrêts! Un cri de réprobation doit répondre au dernier sanglot du dernier esclave, et tant qu'une pierre restera debout de l'abominable édifice, le plus humble coup de pioche ne sera pas inutile. Au surplus, le silence des hommes se ferait en vain le complice d'une institution destinée fatalement à mourir; car c'est le propre de certaines idées que seules, malgré toutes les entraves, en dépit de tous les intérêts et de toutes les passions, contre les efforts même de ceux qui devront en profiter, appuyées seulement sur quelques apôtres; c'est le propre des idées, dis-je, qu'elles marchent vers leur accomplissement, sans défaillance, sans relâche, sans que rien les détourne, sans que rien les étouffe, frayant leur chemin à travers les obstacles, comme de vastes fleuves auxquels on oppose en vain des barrages, et qui les ébranlent, et qui les renversent, et qui deviennent torrents, et qui s'élancent plus impétueux vers un but déterminé, in-

faillible et fatal!... Et, frappée de démence toute l'humanité, si elle voulait faire remonter ce fleuve ou cette idée à leur source; car cette idée ou ce fleuve emporterait toute l'humanité!

CURTIS.

Mon cher monsieur Bessières, si vous avez cru provoquer une contradiction, vous avez fait fausse route! Voilà quinze ans que je suis l'associé de mon cousin Johnson, planteur et propriétaire d'esclaves, et voilà quinze ans que je défends contre lui les principes que vous proclamez. Il est vrai que nous partageons les bénéfices, ce qui ôte beaucoup de force à mes arguments. Que voulez-vous! l'égoïsme humain est plein de ces contradictions; si la grande majorité des planteurs entend, comme Johnson, justifier la pratique par la théorie, il en est quelques-uns, comme moi, chez qui la théorie ne peut se mettre d'accord avec la pratique. L'habitude prise, la routine, et par-dessus tout la nécessité, nous font les complices d'un mal auquel nous ne voyons plus de remède; en d'autres termes, nous avons été élevés à nous vêtir de cotonnade, à fumer des puros, à boire du café et à manger des confitures; et, pour alléger un peu notre conscience, nous nous bornons à gémir comme Candide devant un vieux nègre estropié, sans avoir le courage de nous priver de sucre, de café, de tabac ni de coton. J'ajoute qu'à ce point de vue le vieux monde a largement sa part de complicité dans le crime, et qu'il ne peut nous opposer qu'un véritable ennemi de l'esclavage, qui est la betterave.

GEORGES.

Soit! j'en conclurai que la canne à sucre est la vraie cause du mal et que c'est à elle qu'il faut s'en prendre; car elle seule ne peut se passer du travail esclave.

CURTIS, souriant.

Prétendez-vous faire disparaître la canne de la surface du globe?

GEORGES.

Non; mais perfectionner les procédés, diminuer les frais de production, recourir à l'emploi des machines!

CURTIS.

Ah! ah! vous êtes orfévre, monsieur Josse! Ma tante ne m'a-t-elle pas dit que vous sortiez de l'école et que vous aviez renoncé aux carrières officielles pour vous faire ingénieur civil?

GEORGES.

Il est vrai, monsieur, mais il ne s'ensuit pas qu'il me soit interdit de mettre mes machines au service de mes idées. — Accuserez-vous l'inventeur de nos moissonneuses d'être l'ennemi du laboureur? — Eh bien! ce qu'on fait ici pour le blé, ne peut-on le faire chez vous pour l'abattage de la canne? — Ne peut-on surtout recourir à la vapeur pour ce travail surhumain de la roulaison qui impose à vos esclaves un labeur de seize à dix-huit heures par jour (1)! C'est cette question que je veux aller étudier en Amérique avant deux mois. — Si je réussis, j'aurai victorieusement réfuté la principale objection des planteurs, et le travail esclave n'aura plus de raison d'être.

CURTIS.

Je le souhaite; mais si vous venez dans les États du Sud, je ne vous conseille pas d'y présenter vos machines sous le couvert de vos théories, car elles n'y feraient pas fortune. L'esclavage est l'arche sainte à laquelle il ne faut pas toucher, et votre irrévérence vous exposerait fort à être pendu, ou brûlé, ou l'un et l'autre, selon l'enthousiasme de vos auditeurs.

GEORGES.

C'est-à-dire que la discussion même est interdite dans un pays qui se vante de posséder toutes les libertés?

CURTIS.

Et quel est le pays où les libertés n'aient pour limites les intérêts? — Aux États-Unis d'ailleurs, c'est une question de latitude; — la liberté du Virginien n'est pas celle du Yankee, qui n'est pas celle du West-man, le hardi défricheur de l'Ouest. — Nos libertés, monsieur Bessières! on voit bien que vous ne les connaissez pas! — Au Kentucki, nous allons à l'église le mousquet sur l'épaule, et nous échangeons des coups de fusil pour une question de dogme! Trente-six religions pour un seul ragoût! comme disait M. de Talleyrand : N'est-ce pas la liberté de conscience dans toute sa plénitude? — Dans la vallée du Mississipi, treize cent quatre-vingt-dix bateaux sautent en l'air dans la seule année de 1851 (2) : N'est-ce pas la liberté d'aller et de venir avec toutes ses conséquences? — Notre démocratie ne peut souffrir aucun gouvernement et s'enorgueillit de n'avoir pas de police; m'objecterez-vous que le vol et l'assassinat vont leur train, et n'est-ce pas le dernier mot de la liberté individuelle? Car, ne l'oubliez pas, avant tout l'Américain est libre,

(1) Ampère, *Promenade en Amérique.*

(2) Idem.

libre de ne pas fumer dans les rues de Philadelphie le dimanche, ni dans celles de Boston aucun jour de la semaine (1); libre de s'affilier à des sociétés de tempérance qui dans leur horreur de l'alcool voudraient forcer le reste de l'Amérique à ne plus boire un verre d'eau rougie; libre de calomnier ses contradicteurs en plein journal et de leur casser la tête d'un coup de revolver pour dernière raison! libre dans le Nord d'épouser des quakeresses qui feront par décence entourer de pantalons les pieds de leurs pianos et ne contracteront mariage qu'à des conditions que je ne puis vous dire (2); libre dans le Sud d'avoir sous le toit conjugal un harem d'odalisques plus ou moins bistrées pour fournir à ses plantations une population d'esclaves dont il sera le père; libre partout enfin de faire dix fois banqueroute et d'édifier sur cette base honorable sa fortune et sa considération. — Voilà quelques-unes de nos libertés, mon cher monsieur, sans parler de beaucoup d'autres, et comme il pourrait vous arriver d'en médire, je vous engage, en ami, à ne pas mettre le pied dans le Nouveau Monde sans vous munir d'un bowie-knife et d'un revolver, car, bouillant comme vous êtes, je crains fort que vous n'ayez occasion de vous en servir au bout d'une demi-heure de conversation. — Qu'avez-vous? — Vous paraissez stupéfait.

GEORGES.

Je vous avoue, mon cher monsieur Curtis, que je ne m'attendais pas à trouver ce langage dans la bouche d'un Américain.

CURTIS.

Vous oubliez que je ne suis qu'un Américain de contrebande, élevé en France, et jeté tout imbu encore des idées européennes dans un milieu social qui a dû me causer bien des étonnements. Qui vous dit d'ailleurs que je n'y mets pas un peu de coquetterie, et que je n'exagère pas à dessein les couleurs dans l'espoir que le portrait fera valoir l'original? — Ma véritable pensée, si vous voulez la connaître, c'est que de ce chaos il sortira un monde! Quoi qu'il en soit, souvenez-vous, puisque vous devez venir dans notre pays, que j'y retourne moi-même dans quelques jours avec ma tante et ma cousine, et que nous serons heureux de vous y recevoir; si par malheur vous trouvez le portrait trop ressemblant, nous vous prouverons du moins que l'hospitalité est une vertu tout américaine.

(1) X. Eyma.
(2) Idem.

GEORGES, serrant la main que lui tend Curtis.

Je vous remercie et je m'en souviendrai.

(Les joueurs de whist quittent la table de jeu et se dispersent dans le second salon. Mistress Bradley entre en scène.)

SCÈNE II

GEORGES, CURTIS, Mistress BRADLEY.

MISTRESS BRADLEY.

Enfin, vous voilà, mon neveu; j'ai cru que vous ne viendriez pas!...

CURTIS.

Excusez-moi, ma tante; je vous ai aperçue au milieu d'un cercle si nombreux que je n'ai pas eu le courage de faire une trouée dans la foule pour vous aborder.

MISTRESS BRADLEY.

Et sans doute vous n'avez pas fait danser votre cousine?

CURTIS.

Je ne l'ai pas même aperçue.

MISTRESS BRADLEY.

Voilà certes un admirable empressement pour un prétendu!...

CURTIS.

Oh! je suis un médiocre danseur, et je suppose que Lucy aime tout autant que je m'abstienne.

MISTRESS BRADLEY.

Vous ferez si bien, mon cher neveu, que Lucy finira par trouver tout naturel que vous vous absteniez de l'épouser.

CURTIS.

Vous ne croyez donc pas que je lui inspire une passion bien vive, ma tante?

BRADLEY.

Tenez, Curtis! vous n'avez pas de sensibilité!

CURTIS.

J'avoue que je ne suis pas un héros de roman. De quoi s'agit-il, après tout? Vous avez deux neveux et une nièce; ces deux neveux sont associés; l'un d'eux est le frère de cette nièce et l'autre est son cousin; vous avez combiné dans votre tête

que le cousin épouserait sa cousine et que n'ayant pas d'enfant du regrettable M. Bradley, votre défunt époux, vous les institueriez vos héritiers; tout le monde s'est prêté de bonne grâce à cette combinaison et le mariage a été résolu... Que voulez-vous de plus?... Il n'y a pas besoin de sensibilité pour conclure cette affaire-là! N'est-ce pas, monsieur Bessières?

MISTRESS BRADLEY.

Je n'ai rien à répondre; vous êtes incorrigible...

CURTIS.

Me pardonnerez-vous au moins quand je vous dirai que nous exécutions avec monsieur une charge à fond de train contre l'esclavage? car vous ne savez peut-être pas que M. Bessières est un abolitioniste enragé, aussi enragé que vous, ma chère tante...

MISTRESS BRADLEY.

Comment osez-vous parler de l'esclavage, vous qui en vivez? Croyez bien, Curtis, que si ce n'était pour reconduire Lucy à son frère et assister à son mariage, je n'aurais jamais mis le pied dans votre pays maudit de Dieu!...

CURTIS.

Songez au contraire, ma tante, que vous pourrez y servir utilement vos idées...

MISTRESS BRADLEY.

Comment cela, s'il vous plaît?...

CURTIS.

En achetant quelque mulâtre de bonne apparence que vous emmènerez à New-York, votre ville natale, pour l'y épouser en secondes noces!

MISTRESS BRADLEY.

Quelle horreur!

CURTIS, riant.

Ah! voilà de mes abolitionistes du Nord! Les dames n'ont pas le courage de leur opinion...

MISTRESS BRADLEY.

Vous êtes sceptique!...

(Elle veut s'éloigner.)

CURTIS.

Pardon, ma tante; encore un mot! M. Bessières me demandait tout à l'heure le nom d'une charmante personne que nous regardions danser: pouvez-vous nous le dire?...

MISTRESS BRADLEY.

Où est-elle?...

CURTIS, remontant la scène avec mistress Bradley.

Tenez! la voilà assise auprès de Lucy; elle se penche vers ma cousine.

MISTRESS BRADLEY.

C'est mademoiselle Gérard, une de vos compatriotes!

CURTIS.

Comment?... Gérard de la Nouvelle-Orléans?...

MISTRESS BRADLEY.

Sans doute. Qu'y voyez-vous d'extraordinaire?

CURTIS.

Mais Gérard n'a pas d'enfants ..

MISTRESS BRADLEY.

Vous voyez bien que si, puisque nous recevons sa fille.

CURTIS.

Où Lucy l'a-t-elle connue?

MISTRESS BRADLEY.

A son pensionnat, il y a un an.

CURTIS.

Mademoiselle Gérard n'y était donc pas avant cette époque?

MISTRESS BRADLEY.

Pardonnez-moi! c'est Lucy qui a passé dans un autre pensionnat les premières années de son séjour en France. Le hasard ne pouvait donner à votre cousine une plus charmante amie. Voulez-vous que je vous présente à elle?

CURTIS.

Tout à l'heure; je vous demanderai d'abord un moment d'entretien.

MISTRESS BRADLEY, baissant la voix.

Qu'y a-t-il donc?... Votre ton sérieux me fait peur.

CURTIS, de même.

C'est qu'en effet j'ai d'assez tristes nouvelles à lui donner...

MISTRESS BRADLEY.

De son père?

CURTIS.

Oui. (Se rapprochant de Georges, à demi-voix.) Monsieur Bessières, je vous serai obligé de ne répéter à personne ce que je vous ai dit tout

à l'heure de cette jeune fille; je soupçonne un mystère auquel j'ai touché d'une main maladroite et qu'il ne faudrait peut-être pas divulguer.

GEORGES, *à demi-voix.*

Vous pouvez compter sur ma discrétion.

MISTRESS BRADLEY.

La voici qui se dirige de ce côté avec Lucy.

CURTIS.

Éloignons-nous, je vous prie.

(Curtis prend le bras de mistress Bradley et s'éloigne avec elle par une des portes du fond, tandis que Lucy et Cora entrent en scène, des bouquets à la main.)

SCÈNE III

LUCY, CORA, GEORGES.

LUCY, *à Cora.*

Viens! ici du moins nous trouverons un peu d'air frais à respirer. Je crois qu'après dix quadrilles et autant de valses ou de schottischs, il est permis de reprendre haleine! (*Apercevant Georges.*) Ah! monsieur Georges! (*A Cora.*) Chère amie, je te présente M. Georges Bessières, ingénieur de beaucoup de talent, et, ce qui est plus sérieux, valseur infatigable. — Monsieur Bessières, je vous présente mademoiselle Cora Gérard, mon amie, qui valse comme une Allemande avec la grâce d'une créole.

CORA.

Je vous prie de ne rien croire des folies de miss Lucy, monsieur; elle ne m'accorde cet éloge que parce qu'elle valse mieux que moi.

GEORGES.

Voulez-vous me permettre d'en faire l'épreuve, mademoiselle?

(Cora fait un signe d'assentiment.)

LUCY.

C'est entendu! on vous promet la prochaine valse, monsieur; mais si vous décernez la palme à mon amie, ne vous avisez pas de me le dire; car je ne vous le pardonnerais de ma vie.

GEORGES.

Je n'aurai garde de commettre une telle imprudence; je tiens trop à ce que vous ne me perdiez pas dans l'esprit de mademoiselle.

(Il salue les deux jeunes filles et s'éloigne.)

SCÈNE IV

LUCY, CORA.

LUCY.

Oh ! oh ! voilà encore un beau ténébreux qui ne va plus jurer que par tes yeux ! Je commence à croire que j'ai eu une fâcheuse idée en persuadant à ma chère tante de donner à nos amis de France cette fête d'adieu. Tu n'as qu'à paraître pour m'enlever mes adorateurs; c'est une défection générale; je parie que Curtis lui-même n'y échappera pas.

CORA, *posant son bouquet sur une console pour rattacher le bouton de son gant.*

Oh ! d'après tes propres confidences, il me semble que ton cousin Curtis n'a pas l'enthousiasme facile.

LUCY.

Comme c'est consolant ce que tu me dis là !... Hélas ! il n'est que trop vrai; Curtis est froid, railleur, sardonique; on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou non; tous les compliments que j'en ai reçus n'ont été que des reproches plus ou moins piquants sur mes défauts, qui sont nombreux, à ce qu'il dit. Il cache peut-être sous cette enveloppe désagréable des trésors de tendresse, mais il se garde bien de les laisser paraître; Dieu m'est témoin pourtant que mon cœur était tout prêt à se rendre, mais encore fallait-il qu'on eût l'air de s'en soucier ! N'est-il pas flatteur de s'entendre dire par son cousin, après une séparation de quatre ans : Ma chère Lucy, notre tante a mis dans sa tête que je vous épouserais; je ne veux pas la contrarier : et vous? — Eh bien ! oui, monsieur; on vous épousera ! mais n'en demandez pas davantage.

CORA.

Pourquoi as-tu donné ton consentement?

LUCY.

Sait-on à quoi tient un oui ou un non? Je suis peut-être capable d'énergie et surtout de coups de tête; mais il est un courage qui me manque, c'est celui de la résistance. Je n'ai pas voulu contrarier ma tante, comme dit Curtis. N'est-ce pas elle qui m'a tenu lieu de mère? — D'ailleurs je n'aimais personne; ou du moins... — A quoi bon s'abandonner à des

rêves qui ne peuvent se réaliser? — Accepterai-je un époux qui m'exilerait pour jamais de mon pays? Non. — Si tu me vois si heureuse et si gaie, en dépit de mon prochain mariage, c'est que je reverrai dans quelques jours mon beau ciel de la Louisiane. La nostalgie commençait à me prendre; j'avais besoin de l'air natal.

CORA.

Tu as laissé échapper une parole indiscrète, chère amie : M. Bessières te tiendrait-il au cœur, par hasard?

LUCY.

Vous êtes une curieuse, mademoiselle! M. Bessières est un charmant jeune homme qui s'est renfermé vis-à-vis de moi dans les limites de la plus stricte politesse; peut-être, s'il m'avait laissé entrevoir d'autres sentiments... — Mais je t'en prie, ma chère Cora, ne me force pas à réfléchir! — N'est-il pas décidé que j'épouserai Curtis? — Je te le présenterai ce soir, en admettant qu'il vienne; car il est capable de tout, ce Yankee! — Je l'appelle Yankee, parce que cela le fait bondir; — tu m'en diras ton avis.

CORA.

J'ai hâte de le voir : lui as-tu demandé des nouvelles de mon père?

LUCY.

Tu vas me gronder; je me suis si bien oubliée à lui parler de mon frère et de mon pays que je n'ai plus songé à tes recommandations. — Te voilà fâchée contre moi, n'est-ce pas? Je lis cela dans tes yeux.

CORA.

Non, ma chère Lucy; ce que tu lis dans mes yeux, c'est l'inquiétude! — Voici près de trois mois que je n'ai reçu de lettre de mon père, et sa tendresse ne m'a pas accoutumée à un pareil silence.

LUCY.

Bon! le tracas de ses affaires, sans doute! Ne m'as-tu pas dit que ton père cherchait à vendre sa plantation pour venir s'établir en France? Il te ménage peut-être la surprise d'une arrivée prochaine et imprévue. (Voyant entrer Curtis.) Au surplus, voici Curtis; nous allons savoir ce qui en est.

SCÈNE V

LUCY, CORA, CURTIS.

LUCY.

Comment! vous daignez faire à ma tante la grâce d'assister à son bal, mon cher cousin? Peut-être n'avez-vous pas songé que vous m'y rencontreriez?

CURTIS.

Peut-être espériez-vous ne pas m'y voir?

LUCY.

Je vous attendais avec impatience, au contraire! Non pas pour moi, rassurez-vous! mais pour mademoiselle Gérard, mon amie, qui veut vous demander des nouvelles de son père.

CURTIS.

J'allais vous prier de me présenter à mademoiselle!

LUCY, présentant Curtis à Cora.

M. Curtis, Yankee, négrophile, propriétaire d'esclaves, mon cousin et mon futur mari, à ce que dit ma tante.

CURTIS.

Je ne plaisante pas, Lucy.

LUCY.

Vos nouvelles sont donc mauvaises?

CURTIS.

Du moins ne sont-elles pas aussi favorables que je l'aurais désiré.

CORA.

De grâce, monsieur, parlez! — Qu'est-il arrivé à mon père?

CURTIS.

Rassurez-vous, mademoiselle; je l'ai laissé en voie de guérison.

CORA.

Il a été malade?

CURTIS.

Blessé, dans une révolte de nègres, sur sa plantation.

CORA.

Blessé! — Oh! vous ne me trompez pas, monsieur : cette blessure n'est pas dangereuse?

CURTIS.

Elle ne l'était plus quand j'ai quitté la Nouvelle-Orléans, je vous en donne ma parole.

CORA.

Tu le vois, Lucy, mes pressentiments ne m'avaient pas trompée! Cher père! et je n'étais pas là pour lui donner mes soins!

LUCY, serrant les mains de Cora.

Pauvre amie!

(On entend un prélude de valse. — Georges entre en scène.)

SCÈNE VI

LUCY, CORA, CURTIS, GEORGES.

LUCY, faisant asseoir Cora sur une causeuse.

Voyons! puisque Curtis te dit qu'il n'y a plus de danger, sois raisonnable! (Apercevant Georges.) Ah! c'est vous, monsieur Georges! mon amie vient de recevoir de tristes nouvelles!

GEORGES.

Que dites-vous?

LUCY.

Une révolte d'esclaves, dont son père a failli être victime; par bonheur les suites en seront moins funestes qu'elles auraient pu l'être.

CURTIS, bas à Cora.

Je voudrais causer seul avec vous.

CORA.

Seul?... (A Georges.) J'espère que vous voudrez bien m'excuser, monsieur, et demander à Lucy la valse que je vous avais promise!

GEORGES, d'un ton de reproche.

Ah! mademoiselle!...

LUCY.

Crois-tu que j'aie envie de valser?

CORA, bas à Lucy.

Je désire parler à M. Curtis.

LUCY.

Cora l'exige, monsieur Georges; il faut vous y résigner. A Cora.) Mais c'est à la condition que nous te retrouverons

souriante et tout à fait rassurée. — (*A Curtis.*) Et vous viendrez encore me vanter les vertus de vos nègres, n'est-ce pas?

CURTIS.

Que voulez-vous, chère cousine! quand on les bat trop fort, les chiens mordent.

LUCY.

C'est pourquoi il faut les tenir à l'attache, monsieur! (*S'éloignant au bras de Georges.*) On les tient à l'attache!...

SCÈNE VII

CORA, CURTIS.

CORA, *se levant.*

Dois-je prendre à la lettre ce que vous venez de dire, monsieur? sont-ce les mauvais traitements qui ont poussé les esclaves de mon père à la révolte?

CURTIS.

Mon Dieu! mademoiselle, le planteur se trouve placé dans une alternative terrible, celle de battre ses esclaves ou d'être victime de leur paresse; M. Gérard, je dois le dire, ne passe pas pour être fort indulgent; mais il ne fait en cela que suivre l'exemple de la plupart des colons; d'ailleurs ce n'est pas lui, mais son commandeur qui a été la cause directe de la rébellion; votre père a voulu intervenir, et il a été grièvement blessé; mais, je vous le répète, il était tout à fait hors de danger au moment de mon départ.

CORA.

Et ne vous a-t-il chargé pour moi d'aucun message, monsieur? d'aucune lettre?

CURTIS.

Non, mademoiselle.

CORA.

Quoi! pas un mot?

CURTIS.

Votre père ignorait que je dusse vous voir; c'est à ce propos que je me permettrai de vous adresser quelques questions; non par une vaine curiosité, je vous le jure, mais parce que vous m'inspirez un très-vif intérêt.

CORA, *s'asseyant.*

Parlez, monsieur!

CURTIS, s'asseyant près de Cora.

Par qui recevez-vous d'habitude les lettres de monsieur votre père?

CORA.

Par un de ses correspondants qui habite le Havre.

CURTIS.

De sorte qu'elles ne vous sont pas directement adressées?

CORA.

Non, monsieur.

CURTIS.

N'étiez-vous pas fort jeune lorsque vous avez quitté la Louisiane?

CORA.

J'avais quatre ans.

CURTIS.

Votre mémoire ne se rappelle rien de ce temps-là, sans doute?

CORA.

Oh! des souvenirs si confus qu'ils ressemblent à des rêves! Il en est un cependant qui ne s'est pas effacé; celui d'une femme qui pleurait en me serrant dans ses bras jusqu'à m'étouffer. — Parfois encore il me semble entendre ses sanglots.

CURTIS.

M. Gérard vous a-t-il parlé de votre mère?

CORA, vivement

C'était elle, n'est-ce pas?

CURTIS.

Je l'ignore, mademoiselle; car, à cette époque, j'étais encore en France, où, comme vous, j'ai passé ma jeunesse.

CORA.

Et qui serait-ce, si ce n'est elle? — Hélas! non, monsieur, je n'ai pas eu la consolation d'entendre parler de ma mère; toutes les fois que j'ai interrogé mon père à ce sujet, il m'a répondu d'une voix brève et dure que je ne lui ai pas connue en d'autres occasions; tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'elle était morte jeune à la Nouvelle-Orléans. — J'ai dû renoncer à réveiller un souvenir qui lui causait une pénible émotion.

CURTIS.

Il vous a toujours témoigné beaucoup de tendresse cependant?

CORA.

Oh! monsieur! quel père a jamais plus aimé sa fille! — Ses lettres témoignent d'une affection sans bornes qui eût rempli mon cœur s'il m'eût été donné de vivre près de lui. Mais de tous mes désirs, c'est le seul qu'il n'ait jamais voulu exaucer. Il y a un an, à son dernier voyage, je le suppliai vainement de m'emmener avec lui; il resta sourd à toutes mes prières: — C'est parce que je t'aime, me dit-il, que je ne veux pas que tu me suives! — Peut-être craignait-il pour moi le climat de la Louisiane; peut-être est-ce ce climat qui a tué ma mère?

CURTIS, se levant, à part.

J'en étais sûr, elle ignore son origine.

CORA.

Tout ce que j'obtins alors fut la promesse que cette séparation serait la dernière; qu'il vendrait au plus tôt sa plantation et qu'il viendrait s'établir en France, puisqu'il ne m'était pas permis de le suivre en Amérique.

CURTIS, se rapprochant de Cora.

Et depuis, vous a-t-il renouvelé cette promesse?

CORA.

Avec des réticences qui m'ont fait peur; j'ai craint que ses affaires ne fussent embarrassées et ne le retinssent loin de moi bien au delà du terme qu'il avait fixé.

CURTIS.

Hélas! mademoiselle! vous ne vous êtes pas trompée; M. Gérard a subi en effet de grandes pertes. La mort de M. de Marsay, son associé, tué en duel il y a un an, au moment même où votre père revenait de France, lui a révélé un déficit auquel il était loin de s'attendre; il a dû recourir à des emprunts considérables; et la révolte de ses esclaves, en compromettant sa dernière récolte, lui a porté le coup de grâce.

CORA, se levant.

Ainsi mon père est ruiné, monsieur! — Oh! ne croyez pas que la pauvreté m'effraye! ce n'est pas à moi que je pense, mais à lui! A quelle vie de travail et d'efforts ne se condamnera-t-il pas pour rétablir une position dont il ne semblait se préoccuper que pour sa fille! A peine me laissait-il entrevoir une inquiétude, dans la crainte sans doute d'imposer silence au plus futile de mes caprices ou de retrancher une fleur à ma toilette! Ah! s'il pouvait savoir avec quelle joie j'échangerais ce luxe inutile contre le bonheur de m'appuyer enfin sur un cœur ami,

de retrouver un père, sinon une famille, après ce long isolement de ma jeunesse! Qui sait maintenant ce que peut durer notre séparation!

CURTIS.

La situation de M. Gérard est loin d'être désespérée, mademoiselle; mais peut-être lui faudra-t-il en effet beaucoup de temps et de courage pour se relever de ses désastres!

CORA.

Beaucoup de temps? Quelques années, peut-être?

CURTIS.

Je le crains.

CORA.

Et pendant cette lutte désespérée, il n'aura près de lui personne pour l'encourager, pour le soutenir! — Et si de nouveaux dangers le menacent!... — car cette révolte a dû être étouffée dans le sang, n'est-ce pas? et les cruautés peuvent amener les représailles!... Dieu! cette pensée me fait frémir! — Non! mon père ne sera pas seul à lutter! S'il a des peines, je les consolerai! S'il court un danger, je le partagerai avec lui!

CURTIS.

Que dites-vous?

CORA.

Vous partez dans quelques jours avec Lucy et mistress Bradley, monsieur; je vous accompagnerai.

CURTIS.

Mais, mademoiselle, songez....

CORA.

Je songe que mon père se dévoue pour moi, et je lui prouverai que je ne suis pas indigne de sa tendresse!

CURTIS, *à part.*

Diable! je n'avais pas prévu cela.

SCÈNE VIII

CORA, CURTIS, MISTRESS BRADLEY.

CORA, *s'élançant au-devant de mistress Bradley.*

Ah! madame, un grand malheur frappe mon père!...

MISTRESS BRADLEY.

Je le sais, chère enfant; mais, grâce à Dieu, ce malheur n'est pas irréparable.

CORA.

Ce qui est irréparable, madame, c'est le temps passé loin de ceux qu'on aime et qui souffrent. Je vous supplie de me ramener auprès de lui.

MISTRESS BRADLEY.

Mais, Cora, oubliez-vous qu'il vous a formellement exprimé sa volonté de vous voir rester en France?

CORA.

Eh! madame! le motif de ma désobéissance ne la rend-il pas légitime, et mon premier devoir n'est-il pas d'aller consoler mon père?

CURTIS

Pardonnez-moi si j'insiste, mademoiselle; mais peut-être vous laissez-vous aller à un entraînement irréfléchi de votre cœur. Qui vous dit que M. Gérard n'ait pas de sérieux motifs de vous tenir éloignée de la Nouvelle-Orléans, et que votre retour n'aggraverait pas ses peines loin de les soulager?

CORA.

Et quels motifs peut invoquer mon père, monsieur, sinon des craintes que sa tendresse exagère, sans doute, et dont je ne dois pas tenir compte? Savez-vous quelque chose? Ces questions que vous m'adressiez tout à l'heure...

CURTIS.

Ces questions, je vous le répète, ne m'étaient inspirées que par un vif intérêt; c'est à ce même sentiment, mademoiselle, que je vous prie d'attribuer les observations que je me permets de vous faire. J'ai peur, et c'est ma seule crainte, que l'accueil de votre père ne soit pas tel que vous l'espérez.

(Georges et Lucy paraissent au fond et s'arrêtent.)

CORA.

S'il en est ainsi, monsieur, je connais assez son cœur pour être assurée du contraire! Quoi qu'il en soit, ma résolution est irrévocable; et si vous redoutez, aussi bien que mistress Bradley, de prendre une responsabilité trop grave en me conduisant à la Nouvelle-Orléans, je saurai partir seule.

SCÈNE IX

CORA, MISTRESS BRADLEY, LUCY, CURTIS, GEORGES.

LUCY, s'avançant.

Seule! dis-tu? — Et qui donc s'oppose à ton départ? — Mon cousin, sans doute? — Mais c'est une idée admirable que tu as

eue là! Et moi qui n'y avais pas songé! — N'est-ce pas, ma tante, que nous l'emmènerons?

MISTRESS BRADLEY.

Puisque ton amie est décidée à partir, autant vaut en effet qu'elle nous accompagne; mais j'avoue que je n'y donne pas mon consentement sans un peu d'inquiétude.

CORA.

Ah! madame! les remercîments de mon père vous prouveront que je ne vous fais pas faire une fausse démarche!

CURTIS.

Je le souhaite, mademoiselle; mais j'en doute.

LUCY.

Ne croyez-vous pas qu'un père vous reprochera de lui ramener sa fille?

CURTIS.

Vous êtes une étourdie, ma cousine!

LUCY.

Et vous un égoïste, mon cousin! — Viens, ma pauvre Cora! tu dois avoir besoin de repos. Quel bonheur! nous ne nous quitterons plus! — (Se tournant vers Georges.) Je ne vous dis pas adieu, monsieur Bessières!...

GEORGES.

J'aurai l'honneur de vous revoir avant votre départ, mademoiselle.

LUCY, embrassant mistress Bradley.

Vous, chère tante, je vous adore!... (Se tournant vers Curtis.) Adieu, Yankee!... (A Cora.) Viens!...

(Elle entraîne Cora et sort avec elle par une des portes latérales.)

CURTIS, à part.

Allez donc faire entendre raison à de pareilles têtes!

MISTRESS BRADLEY, s'approchant de Curtis.

Dites-moi, Curtis, est-ce qu'il y aurait, en effet, dans la conduite de M. Gérard un mystère ignoré de sa fille?

CURTIS.

Rien que je sache, ma tante.

MISTRESS BRADLEY.

Alors que redoutez-vous? Lucy a raison, mon neveu; vous feriez croire que les choses du cœur vous sont tout à fait étrangères.

CURTIS.

Oui, ma tante.

(Mistress Bradley tourne le dos à Curtis et sort du même côté que Cora et Lucy.)

SCÈNE X

CURTIS, GEORGES.

GEORGES, s'approchant de Curtis.

Pourquoi ne dites-vous pas la vérité à mistress Bradley ?

CURTIS.

A quoi bon? du moment que je ne puis la dire à mademoiselle Gérard. — Car voilà ce qui me ferme la bouche : son père lui a caché sa véritable origine ; elle se croit de race blanche ; j'en ai acquis la conviction dans l'entretien que je viens d'avoir avec elle, et je n'ai pas le droit de disposer d'un secret qui n'est pas à moi.

GEORGES.

Que comptez-vous faire ?

CURTIS.

Il faudra bien en passer par sa volonté ! puisque je ne puis lui donner la seule raison qui l'en dissuaderait.

GEORGES.

Et vous craignez que le séjour de la Nouvelle-Orléans ne lui soit impossible ?

CURTIS.

Toutes les portes lui en seraient fermées si elle osait y frapper. Ce voyage, où ma petite cousine croit voir un gage assuré d'intimité pour l'avenir, est justement ce qui les sépare.

GEORGES.

Pauvre enfant ! Je conçois votre répugnance à la ramener auprès de son père.

CURTIS.

Du moins comprendra-t-il que j'ai cédé à une nécessité impérieuse. — Après tout, c'est à lui de se tirer d'une situation qu'il a faite, et dans laquelle je ne pourrais intervenir, je vous le répète, qu'en livrant son propre secret.

GEORGES.

Il me tarde de savoir ce qui en résultera.

CURTIS, *souriant.*

Avouez que si cette belle jeune fille n'avait pas la peau si blanche vous y prendriez moins d'intérêt.

GEORGES.

C'est possible. Si juste qu'elle soit, une cause gagne toujours à avoir pour défenseurs la grâce et la beauté.

CURTIS.

Défenseurs impuissants auprès de certains juges!... — Vous pourrez vous en convaincre si, comme vous me l'avez fait espérer, vous venez bientôt à la Nouvelle-Orléans.

GEORGES.

J'y arriverai peu de jours après vous.

CURTIS, *lui serrant la main.*

Au revoir, donc!

GEORGES.

Au revoir! (*Curtis s'éloigne.*) Je ne m'en défends pas; j'éprouve une profonde sympathie pour cette adorable créature, qu'un stupide préjugé va exposer au mépris et aux injures! (*Prenant le bouquet laissé par Cora sur la console.*) N'est-ce pas là son bouquet? — Oui, je le reconnais à cette petite fleur bleue! — Voilà un larcin que j'ai bien envie de commettre. (*Il détache une fleur du bouquet et le replace sur la console.*) Ce sera pour parfumer mon portefeuille!...

(*Il s'éloigne. — La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Chez Johnson, à la Nouvelle-Orléans. — Un petit salon élégamment meublé. — Des plantes tropicales dans de grands vases de Chine. — Un guéridon chargé d'albums et de journaux.

SCÈNE PREMIÈRE

JOHNSON, CURTIS, LUCY, MISTRESS BRADLEY, puis MÉALA.

(Lucy est paresseusement étendue dans un hamac et s'évente. — Johnson lit un journal. — Mistress Bradley travaille à une tapisserie. — Curtis est debout appuyé sur un meuble.)

LUCY.

Vous avez beau dire, Curtis, il est au moins très-extraordinaire que Cora ne m'ait pas donné signe de vie depuis quinze jours que nous sommes arrivés à la Nouvelle-Orléans.

CURTIS.

Je vous répète, ma chère Lucy, que son père l'a immédiatement emmenée dans sa villa, sur les bords du lac Pontchartrain.

LUCY.

Et pourquoi l'emmer sans lui donner le temps de connaître la ville, sans la présenter à mon frère au moins? — Sommes-nous menacés d'une épidémie de fièvre jaune? D'ailleurs le lac Pontchartrain n'est pas si loin d'ici, c'est une promenade.

CURTIS.

Vous oubliez que M. Gérard n'a pas le temps de se promener, ma chère enfant; à peine est-il remis de sa blessure, et il a de graves affaires à régler.

JOHNSON, interrompant sa lecture.

En vérité, mon cher Curtis, votre insistance à excuser M. Gérard me paraît inexplicable; vous a-t-il fait des confidences que vous ne puissiez nous révéler?

CURTIS.

Quelles confidences voulez-vous qu'il m'ait faites?

JOHNSON.

Que sais-je, moi? — Ce mystère dont il a entouré l'existence de sa fille, cet empressement à la soustraire à la curiosité publique, le jour même de son arrivée, tout cela, vous en conviendrez, laisse le champ libre aux plus étranges conjectures. (*Se levant.*) Ignorez-vous le bruit qui se colporte depuis quinze jours dans la Nouvelle-Orléans?

LUCY.

Quel bruit?

JOHNSON.

C'est que Cora est tout simplement une quarteronne!...

LUCY.

Une quarteronne!...

(*Elle quitte son hamac et s'approche vivement de Johnson.*)

MISTRESS BRADLEY.

Cela n'est pas possible!

JOHNSON.

J'ai repoussé comme vous cette insinuation! M. Gérard a soutenu avec trop de véhémence et de passion la cause de l'esclavage pour démentir, par une pareille palinodie, les principes de toute sa vie! — D'ailleurs, Curtis ne s'y serait pas trompé. Mais enfin, voilà à quelles calomnies sa conduite l'expose!...

LUCY.

Pauvre Cora! si elle savait qu'on lui a fait une pareille insulte!...

CURTIS.

C'est horrible, n'est-ce pas?

LUCY.

Oui, monsieur, et vous le sentiriez si vous aviez du cœur!

MISTRESS BRADLEY.

Il est certain que je n'ai pas de préjugés, Curtis! Mais enfin on est blanc ou on ne l'est pas.

CURTIS.

Voilà une grande vérité, ma tante! J'aime à causer avec vous : vous êtes une femme de sens!...

LUCY, *à mistress Bradley.*

Ne voyez-vous pas qu'il faut toujours que monsieur raille ou contredise! Je vous déclare, mon cousin, que si vous continuez sur ce ton...

CURTIS.

Vous me priverez du bonheur de devenir votre époux? Est-ce là ce que vous voulez dire, ma chère Lucy? Eh bien! puisqu'il faut absolument renoncer à mes opinions pour vous plaire, je fais amende honorable et me voilà gagné à votre cause; vous verrez avec quelle éloquence je saurai la défendre!

JOHNSON.

On ne peut causer sérieusement avec lui!

SCÈNE II

JOHNSON, CURTIS, LUCY, MISTRESS BRADLEY, KRAIG.

KRAIG, *paraissant sur le seuil.*

Pardon! je ne trouve personne pour m'annoncer!

LUCY.

Cette Méala est à fouetter!...

CURTIS.

Faut-il donner des ordres pour qu'on la fouette?

JOHNSON.

Entrez, monsieur Kraig! Mais qu'avez-vous? vous paraissez bouleversé.

KRAIG.

C'est qu'en effet j'apporte à ces dames une triste nouvelle.

LUCY.

Parlez, monsieur!

KRAIG.

M. Gérard, que nous avions le droit de considérer comme une des colonnes du temple, a donné l'exemple d'un grand scandale; cette fille qu'il a fait élever secrètement en France est l'enfant d'une certaine Francilia, qui a été esclave sur sa plantation et qu'il m'a vendue à moi-même il y a une quinzaine d'années.

CURTIS, *à part.*

Morbleu!

LUCY, *cachant son visage dans ses mains.*

Ah! pauvre Cora!

CURTIS, *à part.*

A la bonne heure donc! voilà un mot parti du cœur!

KRAIG.

Comment ! vous la plaignez, mademoiselle ? — une fille d esclave qui a surpris votre amitié en vous cachant son origine !

LUCY.

Vous vous trompez, monsieur, elle l'ignorait.

JOHNSON.

Avez-vous des preuves?

KRAIG.

A défaut d'état civil, j'ai fait légaliser des témoignages authentiques établissant que la petite fille envoyée en France par M. Gérard n'est autre que l'enfant de cette quarteronne.

MISTRESS BRADLEY.

Et pourquoi prendre tant de soin d'ébruiter ce scandale, monsieur ?

KRAIG.

Parce qu'il y va des intérêts les plus sacrés, madame ! — D'après les termes de la loi, la situation de l'enfant dérive de celle de la mère, et cette Cora est esclave ! — Où irons-nous si nous laissons enfreindre les mesures restrictives que nous avons apportées au droit de propriété pour nous défendre contre nos propres faiblesses !... Je ne veux certes pas appeler sur M. Gérard les rigueurs de la loi, qui interdit d'apprendre à lire ou à écrire à un esclave (1), mais il importe de venger l'outrage fait à tous les bons citoyens, fait à miss Johnson elle-même, en le signalant à l'indignation publique.

CURTIS.

A la bonne heure, monsieur, voilà parler ! Au nom de tous les planteurs du Sud, je vous remercie de défendre avec cette fermeté les principes sur lesquels reposent notre présent et notre avenir ! Oui, mesdames, M. Kraig a raison ! Il est homme de loi en même temps que planteur ! et il a touché au cœur de la question ! — Qu'un père vende ses enfants de sang mêlé, que ses fils demeurent ses esclaves, ou que ses filles même éveillent dans son cœur d'autres sentiments que les sentiments paternels, il n'y a rien à dire (2) !... Mais qu'il ait l'audace de les reconnaître, de les aimer !... voilà un scandale dont rien n'approche, un attentat au droit de propriété, un crime qui ne mérite pas de pardon !...

(1) Ampère. — Hildreth.

(2) Hildreth.

JOHNSON.

Le moment est mal choisi pour plaisanter, Curtis!

CURTIS.

Mais je ne plaisante pas, pardieu!... n'ai-je pas dit que j'étais gagné à votre cause! — Eh bien! je fais ma profession de foi! — Oui, l'esclave est une chose, un meuble, et non pas une personne; la loi nous impose de le tenir dans une perpétuelle ignorance, et elle fait bien, car si nous avions le malheur d'instruire une seule génération, nous serions ruinés de fond en comble! Qu'est-ce que le nègre, après tout? un animal intermédiaire entre l'homme et la brute! — Eh bien! il est juste que les gens bornés soient les esclaves des gens d'esprit! — Osera-t-on dire qu'il est mon frère, quand nous différons par la couleur, la conformation de la peau, la forme du crâne et le volume du cerveau (1)! Balivernes que cela! le trou occipital n'occupe pas la même place dans son crâne et dans le mien; donc il n'a pas le droit de penser! un os de son talon le rapproche du singe! donc il n'a pas le droit de vouloir! Toutes les lois divines et humaines s'accordent à éterniser son abjection. Ce principe une fois admis, sachons l'accepter sans faiblesse jusque dans ses dernières conséquences, et continuons à initier la race noire au progrès et à la civilisation par les coups de fouet, l'abrutissement, les supplices et la potence!...

KRAIG.

J'ignore si vous parlez sérieusement, monsieur, mais il y a beaucoup d'excellentes choses dans ce que vous venez de dire.

CURTIS.

Je suis heureux d'obtenir l'approbation d'un homme aussi compétent que M. Kraig. Ses éloges répondent d'avance au reproche qu'on pourrait m'adresser d'avoir fait de l'esclavage un tableau de fantaisie. — Etes-vous contente de moi, Lucy? — Vous voyez que je fais tous mes efforts à mériter vos bonnes grâces; mais comme il pourrait m'arriver de détruire par un mot indiscret l'impression que j'ai pu produire sur votre esprit, je me retire, en vous suppliant de me pardonner mon inqualifiable étourderie qui vous a exposée, pendant toute une traversée, à traiter d'égale à égale avec une fille d'esclave.

(Il salue M. Kraig et sort.)

(1) Ampère.

SCÈNE III

JOHNSON, KRAIG, LUCY, MISTRESS BRADLEY, MISTRESS KRAIG, puis MÉALA.

KRAIG.

Savez-vous que votre cousin est un homme dangereux, mon cher monsieur Johnson? car il n'y a pas à se méprendre sur le sens de ses paroles: l'ironie en est assez transparente! C'est en France qu'il est allé chercher ces doctrines subversives et antisociales!

JOHNSON.

Bon! Curtis est un fou qu'il ne faut pas prendre au sérieux! Voilà quinze ans qu'il me rebat les oreilles de ses déclamations ridicules. J'ai pris le parti de le laisser dire et de ne plus lui répondre.

KRAIG.

S'il s'en tenait aux déclamations, passe! Mais la démarche qu'il a fait faire à votre sœur a plus de gravité.

JOHNSON.

Cela me contrarie vivement, je l'avoue.

LUCY.

Que fera M. Gérard enfin?

JOHNSON.

Mon Dieu! il renverra sa fille en Europe, et tout sera dit.

MISTRESS BRADLEY.

Il vaudrait mieux qu'il pût y retourner avec elle.

KRAIG.

Pour cela, madame, c'est plus difficile; car vous savez sans doute que M. Gérard est aux trois quarts ruiné; à ce point qu'il a été obligé de manger deux ou trois nègres depuis six mois!...

MISTRESS BRADLEY, *épouvantée.*

Manger des nègres!...

JOHNSON, *riant.*

Rassurez-vous, ma tante : on entend par *manger un nègre* le vendre, pour rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses (1). Le fait est que Gérard est notre débiteur, à M. Kraig

(1) Hildreth.

et à moi, pour une somme considérable, et que l'état de ses affaires ne lui permet pas de quitter l'Amérique. (A Méala, qui paraît à la porte du fond.) Qu'y a-t-il?

MÉALA.

C'est M. Gérard qui veut parler à monsieur.

LUCY, vivement.

M. Gérard!...

MISTRESS BRADLEY.

Viens, chère enfant! tu ne saurais que lui dire : il est plus simple de ne pas le voir.

(Lucy et mistress Bradley sortent par une des portes latérales.)

JOHNSON, à Méala.

Fais entrer! (Méala sort.)

KRAIG.

Croyez-vous qu'il soit en mesure de nous payer?

JOHNSON.

Cela n'est pas probable.

SCÈNE IV

JOHNSON, KRAIG, GÉRARD.

GÉRARD.

Bonjour, monsieur Johnson. (Apercevant Kraig.) Ah! monsieur Kraig!... je suis heureux de vous rencontrer; car l'affaire dont j'ai à entretenir M. Johnson vous regarde comme lui.

JOHNSON, offrant un siége à Gérard.

Asseyez-vous, monsieur.

(Gérard s'assied, ainsi que Johnson et Kraig.)

KRAIG.

Il y a longtemps que vous êtes en ville?

GÉRARD.

J'arrive seulement; j'ai dû passer trois jours à Bringiers, où l'on m'avait donné avis que je retrouverais quelques-uns de mes esclaves, partis marrons.

KRAIG, à part.

Il ne sait rien encore!

GÉRARD.

Des raisons sérieuses, messieurs, me déterminent à hâter, coûte que coûte, le règlement définitif de mes affaires. Je suis

sur le point de conclure un arrangement avec la maison Richardson de New-York. Elle désintéressera mes créanciers et enverra sur ma plantation un administrateur, réserve faite en ma faveur d'une part déterminée dans les bénéfices. Si la plantation est bien dirigée, quelques années suffiront à l'amortissement de ma dette, et je pourrai vendre alors dans des conditions favorables. C'est pour me faciliter cet arrangement, dont les pourparlers exigeront encore quelques semaines, que je viens vous prier de reculer à deux mois l'échéance que nous avions fixée à demain.

KRAIG.

Encore un délai, monsieur!

GÉRARD.

Je vous fais juge de ma situation, monsieur Kraig; si je vends en ce moment, c'est tout au plus si je pourrai solder les cent mille dollars que je vous dois et les cinquante mille que je dois à M. Johnson.

KRAIG.

Cette situation est certainement digne d'intérêt, monsieur; mais enfin les affaires sont les affaires. Avez-vous songé que les relations se tendaient de plus en plus entre le Sud et le Nord? Telles complications peuvent survenir qui compromettraient singulièrement nos créances.

GÉRARD.

En quoi donc? Ces créances ne sont-elles pas hypothéquées sur mes propriétés? Vous aurez toujours la ressource d'une vente judiciaire. Permettez-moi de m'étonner, monsieur Kraig, que ce soit vous qui me suscitiez ces difficultés; car ma dette envers vous n'est, en définitive, qu'un héritage sur lequel j'étais loin de compter.

KRAIG.

M. de Marsay n'était-il pas votre associé, monsieur? et à ce titre...

GÉRARD.

Je le sais, et j'ai dû faire honneur à ses engagements; mais enfin, je devais croire, d'après ses lettres, qu'il vous avait payé; sa mort malheureuse m'a placé vis-à-vis d'un déficit que j'étais loin de prévoir, et qui a été le commencement de ma ruine.

KRAIG.

Que voulez-vous! M. de Marsay était joueur, fastueux, prodigue; il n'est pas étonnant...

GÉRARD.

Trêve d'oraison funèbre, je vous prie; M. de Marsay a été mon ami en même temps que mon associé, et s'il a été coupable d'une faiblesse en me cachant l'abîme où il m'entraînait, je la lui pardonne.

KRAIG.

Bill, que vous avez connu, monsieur, Bill, le négrier, assistait avec moi à ses derniers moments; et s'il n'avait quitté le pays, son témoignage...

GÉRARD.

Mais je ne mets pas en doute la validité de votre créance, monsieur Kraig; si M. de Marsay vous avait payé, il est évident que j'aurais retrouvé votre quittance; je n'ai invoqué ce souvenir que pour faire valoir mes droits à obtenir de vous, plus encore que de M. Johnson, les facilités que je vous demande.

(Johnson se lève. — Gérard et Kraig se lèvent après lui.)

JOHNSON.

Pour ce qui me regarde, monsieur, je souscris volontiers aux conditions que vous nous proposez, et je ne comprendrais pas, je l'avoue, que M. Kraig usât de plus de rigueur.

KRAIG.

Aussi n'en userai-je pas, monsieur Johnson; mais, forcé de recourir moi-même à un emprunt onéreux, je demanderai à M. Gérard quelques petites modifications dans le règlement des intérêts.

GÉRARD.

Soit!

JOHNSON, à part.

Usurier!...

KRAIG.

Vous dites?...

JOHNSON.

Je dis, monsieur Kraig, qu'on a eu raison de définir le Yankee la fourmi travailleuse de l'Amérique (1); vous en offrez le plus parfait modèle. (A Gérard.) Voulez-vous passer dans mon cabinet, monsieur?

GÉRARD.

Je vous suis, monsieur Johnson, et je vous remercie de la bonne grâce que vous avez mise à m'accorder ma demande.

1) Michel Chevalier.

KRAIG, à part.

C'est-à-dire qu'il ne me remercie pas, moi!...

GÉRARD.

Devrai-je aller vous rejoindre chez vous, monsieur Kraig?

KRAIG.

J'y serai dans une heure, monsieur!

(Johnson et Gérard sortent par une des portes latérales.)

SCÈNE V

KRAIG, puis BILL.

KRAIG.

Oui, je suis un usurier, parce que je ne jette pas l'argent par les fenêtres! — Ces Virginiens sont bien tous de la même famille!...

BILL, dans la coulisse.

Je te dis que je suis connu dans la maison, morbleu!... je m'annoncerai bien moi-même...

(Bill entre en scène. — Il porte un habit de drap épais, la cravate lâche, de gros souliers ferrés et un chapeau de paille à larges bords.)

KRAIG.

Bill!...

BILL.

Ah! je vous retrouve enfin, monsieur Kraig! voilà deux heures que je vous demande à tous les échos du faubourg Sainte-Marie. — Je commençais à vous donner de bon cœur au diable, quand on m'a dit que vous étiez chez M. Johnson. — Allons chez M. Johnson, ai-je fait; et je suis venu! — Comment vous portez-vous?

KRAIG, à part.

Que la peste l'étouffe!

BILL.

Vous êtes enchanté de me revoir, n'est-ce pas? Je lis cela sur votre physionomie! — Vous avez trop d'expansion, monsieur Kraig! — Tenez, en ce moment même vous vous dites: Mais d'où diable sort-il, ce cher Bill? Il ne pouvait donc pas rester tranquillement chez les Mohaves ou les Apaches, dans la Cordillère ou les prairies de l'Utah, où je l'avais envoyé chasser le daim et l'ours avec mille bons dollars dans sa poche! —

Hélas! non! digne monsieur Kraig, les dollars se sont noyés dans le wiskey! et quant aux ours, c'est décidément un méchant gibier qui a failli dix fois prendre ma peau pour m'empêcher de prendre la sienne! Ours et Apaches, j'ai tout envoyé au diable!... et me voilà!

KRAIG.

Croyez, mon cher Bill, que je suis ravi de vous voir sain et sauf. Mais quels sont vos projets? qu'attendez-vous de moi?...

BILL, *s'étendant sur un fauteuil.*

Je ne vous cacherai pas, monsieur Kraig, que la vie vagabonde et misérable que j'ai menée depuis un an a surexcité tous mes appétits; j'ai besoin de civilisation, de luxe et de belles manières! J'ai soif de julep à l'ananas! Je soupire après des Vénus moins rouges que les demoiselles apaches! Je veux goûter les délices d'une vie régulière et tranquille.

KRAIG.

Vous, un homme du Kentucki? — Allons donc, Bill! vous n'y pensez pas! Cette vie-là pèserait, au bout de deux jours, à votre nature active et énergique! — Ce qu'il vous faut, c'est le danger, la tempête, la lutte avec les éléments ou les bêtes fauves!

BILL.

Oui, oui, oui! — J'ai eu l'honneur de vous dire mon sentiment à l'égard des bêtes fauves, monsieur Kraig! Quant à la tempête et aux éléments, comme vous dites, j'avoue que tout à l'heure, en voyant se balancer gracieusement, le long des quais, la coque svelte et légère de mon ancien brick, la *Mouette*, qui dix fois m'a fidèlement ramené, avec ma cargaison, des côtes de Guinée, je n'ai pu me défendre d'un sentiment de regret pour mon ancien métier.

KRAIG.

Eh bien! La traite a beau être abolie, nous n'en avons pas moins reçu depuis quatre ans soixante-dix mille nègres (1)! Cherchez un armateur et reprenez la mer!

BILL.

Permettez!... la grande vergue que j'ai aperçue en promenant mes yeux de la coque au gréement m'a fait faire une réflexion : c'est qu'il ne s'en était pas fallu de deux doigts que je n'y fusse pendu à mon dernier voyage!...

(1) Malespine.

KRAIG.

Oh! dame! mon cher Bill, si vous ne voulez rien risquer!...

BILL.

Cela dépend des risques, monsieur Kraig!... J'ai risqué d'être pendu comme négrier, et dévoré comme chasseur! Ne pourrais-je prétendre à obtenir sur quelque plantation un emploi de commandeur, où je n'aurais d'autre risque à courir que de me tromper quelquefois d'épaules en allongeant un coup de fouet?

KRAIG.

Est-ce là ce que vous désirez? Que ne le disiez-vous tout de suite? Je me charge de vous placer...

BILL, *se levant.*

Quand je le disais, morbleu! que vous ne demandiez qu'à me rendre service! On connait son Kraig, que diable!... Seulement...

KRAIG.

Quoi?...

BILL.

Cet emploi pouvant se faire attendre, et le cher Bill n'ayant vraiment pas de quoi se présenter dans le monde, M. Kraig mettra le comble à ses bontés en lui avançant un millier de dollars!

KRAIG, *avec effroi.*

Un millier de dollars!...

BILL.

Vous ne les avez pas, peut-être?

KRAIG.

Mais, monsieur, un millier de dollars...

BILL.

Ne sont pas une affaire pour un homme qui en a reçu cent fois autant de M. de Marsay!

KRAIG.

Au nom du ciel, Bill, taisez-vous!...

BILL.

Le ciel n'a rien à voir là dedans, monsieur Kraig! Vous le rappelez-vous, ce pauvre de Marsay, frappé à mort et étendu sur son lit de douleur? Tous les détails de cette scène me sont restés présents à la mémoire. Le médecin n'était pas arrivé; nous étions seuls! Je vois encore le moribond recevant de vos mains certaine quittance et la glissant sous son oreiller...

KRAIG.

Plus bas! je vous en supplie!...

BILL.

Au bout de qnelques minutes, l'agonie commençait; nous n'échangeâmes qu'un regard: je vous compris, et étendant doucement la main, je m'emparai du papier!...

KRAIG.

Vous ne voulez pas vous taire?...

BILL.

En ce moment, des pas se firent entendre dans l'escalier!... Tandis que l'austère M. Kraig s'élance vers la porte pour barrer le passage, l'honnête M. Bill jette dans un brasero la précieuse quittance; le papier flambe, le médecin entre, le blessé meurt, et voilà M. Gérard devenu le débiteur des cent mille dollars que M. de Marsay a donnés à M. Kraig!

KRAIG.

Mais Gérard est là, morbleu! êtes-vous enragé?

BILL.

Ah! M. Gérard est là? Il fallait donc le dire, monsieur Kraig Je vais lui présenter mes hommages!

(Il fait un pas pour entrer dans le cabinet de Johnson.)

KRAIG, l'arrêtant.

C'est bien! restez.

BILL.

J'aurai mes mille dollars?

KRAIG.

Vous les aurez!

BILL.

Allons donc!...

SCÈNE VI

KRAIG, BILL, LUCY, Mistress BRADLEY, puis MÉALA et GEORGES.

LUCY, entrant vivement, suivie de mistress Bradley.

Je vous dis que c'est lui, ma tante! Je l'ai vu passer sous nos fenêtres! Il doit être entré dans la maison.

(Elle va écouter à la porte du fond.)

MISTRESS BRADLEY, à part.

Voilà un singulier empressement !

BILL, bas à Kraig.

Quelle est cette jeune demoiselle ?

KRAIG, de même.

La sœur de M. Johnson.

BILL, de même.

Ah ! vraiment ! — Présentez-moi donc, je vous prie.

KRAIG.

Mademoiselle...

LUCY.

Ah ! pardon, monsieur Kraig ; je ne vous voyais pas !

KRAIG.

Je vous présente l'honorable M. Bill, ancien négrier, et plus récemment chasseur de fourrures.

MISTRESS BRADLEY, à part.

Un négrier !...

BILL, à Lucy.

Votre frère était un de mes clients, mademoiselle. Je vous prie d'excuser ma toilette, qui vous semble peut-être un peu négligée ; mais quand on a vécu un an avec les ours...

KRAIG

On en garde toujours quelque chose, monsieur Bill !

BILL.

Hein ?

KRAIG.

M. Bill est un véritable West-man, mademoiselle ; moitié cheval et moitié crocodile, comme on dit (1).

BILL.

Merci !

MÉALA, entrant en scène.

Mademoiselle, voici...

LUCY, vivement.

M. Georges Bessières, n'est-ce pas ? (Méala fait un signe affirmatif.) Fais entrer et préviens mon frère.

(Méala sort.)

KRAIG.

M. Bessières ?

(1) X. Eyma.

MISTRESS BRADLEY.

Un de nos amis de France, monsieur!

KRAIG.

Ah! fort bien! — Je vous quitte, mesdames; mais vous partez après-demain pour Iberville, je crois? j'aurai l'honneur de vous accompagner; car je vais passer quelques jours sur ma plantation, qui est voisine de celle de M. Johnson!...

BILL.

Pardieu! j'en suis enchanté! Vous m'y conduirez, n'est-ce pas?

KRAIG, à part.

Butor!...

(Georges entre en scène.)

LUCY, allant à Georges et lui tendant la main.

Bonjour, monsieur Bessières; nous sommes bien heureuses de vous revoir.

KRAIG, saluant.

Mesdames!...

BILL, lui frappant sur l'épaule.

Allons! monsieur Kraig!

(Kraig et Bill sortent.)

SCÈNE VII

GEORGES, LUCY, MISTRESS BRADLEY.

LUCY.

Combien c'est aimable à vous, monsieur Georges, de vous être souvenu de votre promesse! Soyez le bienvenu dans notre pays!

GEORGES.

Je suis vraiment confus de l'accueil que vous me faites, mademoiselle; car dans mon empressement à vous voir il y a un peu d'égoïsme; je ne connais personne à la Nouvelle-Orléans, et je suis heureux d'y trouver une maison où je ne sois pas tout à fait étranger.

MISTRESS BRADLEY.

Dites une maison amie, monsieur.

(Lucy s'assied et fait signe à Georges de s'asseoir. — Mistress Bradley reprend sa place auprès du guéridon et travaille à sa tapisserie.)

LUCY.

Votre traversée a été bonne?

GEORGES.

Un peu contrariée par le gros temps, mais en somme assez heureuse.

LUCY.

Et vous logez à l'hôtel Saint-Louis, sans doute?

GEORGES.

Oui, mademoiselle.

MISTRESS BRADLEY.

Curtis sera désespéré de ne pas s'être trouvé ici pour vous recevoir, monsieur Bessières; il n'y a pas une demi-heure qu'il est sorti.

GEORGES.

Je vous prie de lui présenter mes compliments, madame, en attendant que je puisse lui serrer la main. — Et... je ne suis pas indiscret, sans doute?... — votre mariage n'est pas encore célébré?

LUCY.

Oh! nous avons le temps, monsieur Bessières!

MISTRESS BRADLEY.

Mais... quinze jours au plus, ma chère amie; n'est-ce pas demain qu'on publie les bans?

LUCY.

Permettez, ma tante! mon dernier mot n'est pas encore dit.

MISTRESS BRADLEY.

Oui, oui! paroles de jeune fille! (A Georges.) Curtis et Lucy sont des enfants, monsieur; ils ne passent pas une heure sans se disputer; mais dans le fond je suis sûre qu'ils ont beaucoup d'affection l'un pour l'autre.

LUCY.

Enfin, ma tante, vous ne savez pas mieux que moi ce que j'ai dans le cœur!

GEORGES, souriant.

Je regrette d'être la cause involontaire de cette contestation, mesdames, et pour y couper court, je demanderai à miss Lucy des nouvelles de son amie, mademoiselle Gérard.

LUCY, avec embarras.

Mais... je ne l'ai pas revue depuis le jour de notre arrivée, monsieur; elle est à la campagne, chez son père.

GEORGES.

N'étiez-vous pas liées d'une étroite amitié?

LUCY.

Oh! d'une de ces amitiés... comme on en contracte un peu légèrement, peut-être, quand on ne se connaît pas encore!

GEORGES, à part.

Diable! il paraît que les craintes de M. Curtis se sont réalisées.

LUCY, se levant en voyant entrer Johnson.

Voici mon frère.

(Georges se lève.)

SCÈNE VIII

GEORGES, LUCY, Mistress BRADLEY, JOHNSON, puis MÉALA.

LUCY.

Mon cher Williams, je te présente M. Georges Bessières.

JOHNSON.

Vous n'êtes pas un inconnu pour moi, monsieur; ma tante et ma sœur m'avaient annoncé votre prochaine arrivée à la Nouvelle-Orléans et m'avaient dit quelques mots du motif qui vous y amenait.

GEORGES.

A vrai dire, monsieur, je crains que ce motif ne m'y rende l'objet de préventions fâcheuses; mais la conviction où je suis que je puis rendre service à l'industrie des planteurs et à l'humanité me donne le courage d'affronter tous les obstacles.

JOHNSON.

Je ne vous dissimule pas, monsieur, que l'important est d'insister sur le côté économique de la question, car vous n'ignorez pas sans doute que les noirs ne sont pour nous que des machines toutes faites auxquelles nous hésiterons toujours à substituer des machines moins dociles et surtout plus coûteuses.

GEORGES.

C'est un point de vue qu'il me sera difficile d'adopter, monsieur; mais, à défaut d'un mobile plus noble, je prendrai l'égoïsme des hommes pour auxiliaire.

MÉALA, entrant en scène.

Je prie monsieur de m'excuser; mais il y a là une personne qui veut voir mademoiselle et qui prétend se nommer mademoiselle Gérard.

(Georges fait un mouvement. — Mistress Bradley se lève.)

JOHNSON.

Pardieu! c'est trop fort! — Voilà à quoi son père nous expose en ne lui révélant pas le secret de sa condition!

LUCY.

Que faire?

JOHNSON.

Tu le demandes? — C'est bien simple pourtant; je m'en rapporte à Méala. (Se tournant vers Méala.) Que penses-tu que soit cette demoiselle?.. Parle.

MÉALA.

Mais, monsieur... il m'a bien semblé... malgré la blancheur de sa peau... que. .

JOHNSON.

Que c'était une quarteronne comme toi, n'est-ce pas? (Méala fait un signe d'assentiment.) Eh bien! crois-tu que ta maîtresse puisse la recevoir publiquement?

MÉALA.

Oh! monsieur!..

JOHNSON.

Cela suffit!... Tu peux le lui dire!...

GEORGES.

Pardon, monsieur! — J'ai eu l'honneur de parler une fois à mademoiselle Gérard chez mistress Bradley, votre tante. — Me permettrez-vous de lui épargner une injure dont je croirais devenir le complice en la tolérant? C'est moi qui me charge de lui porter votre réponse et d'excuser miss Lucy.

JOHNSON.

Mais, monsieur...

GEORGES.

Croyez que je regrette de reconnaître si mal un accueil qui m'a vivement touché, mais dont je deviendrais indigne en m'associant à une action légitime de votre part peut-être, mais qui de la mienne serait une lâcheté.

(Il salue et sort.)

JOHNSON.

Morbleu!...

(Méala sort sur un geste de Johnson.)

LUCY.

Ma tante!... avez-vous vu comme il est devenu pâle!... J'en suis sûre, il l'aime!...

MISTRESS BRADLEY.

Eh bien ! que t'importe?

(Lucy se cache la tête entre les mains et sort sans répondre.)

JOHNSON.

Comment !... Est-ce que Lucy?...

MISTRESS BRADLEY.

J'ai bien peur qu'elle n'aime jamais Curtis !

(Elle sort du même côté que Lucy.)

JOHNSON.

Et ce Français a l'insolence de lui préférer une quarteronne ! Pardieu ! je me charge de venger ma sœur !...

rt. — Changement à vue.)

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Gérard. — Une terrasse ombragée de grands arbres des tropiques. — A gauche un pavillon entouré de légères galeries en bambou; — devant la porte un perron de quelques marches. — A droite quelques chaises de jardin; — au fond une pelouse vers laquelle on descend par un double escalier. — Au delà le lac Pontchartrain.

SCÈNE PREMIÈRE

CORA, puis TOBY.

CORA, sortant du pavillon.

Toby !... Toby !...

TOBY, gravissant l'escalier du fond.

Maîtresse?...

CORA.

Qui donc s'éloigne avec mon père?

TOBY.

M. Curtis.

CORA.

Il n'a pas demandé à me voir?

TOBY.

Non, maîtresse.

CORA.

Mon père lui parlait d'un ton très-animé, n'est-ce pas?

TOBY.

Je n'ai rien entendu.

CORA, se parlant à elle-même.

Que se passe t-il? — Quel motif mystérieux me sépare tout à coup du monde? — Ma lettre à Lucy restera-t-elle sans réponse? — Pourquoi M. Curtis évite-t-il de me voir?

TOBY.

Qu'a donc ma jeune maîtresse? Depuis hier, elle paraît toute soucieuse!

CORA.

Oui; l'étrange accueil qu'on m'a fait dans une maison amie en est la cause.

TOBY.

Mademoiselle Cora avait oublié sans doute que M. Gérard l'avait suppliée, en partant, de ne pas quitter l'habitation.

CORA.

Non, Toby; je ne l'avais pas oublié; mais cette recommandation même de mon père m'avait jetée dans une vague inquiétude; je voulais savoir à quel danger j'étais exposée.

TOBY.

Et ce danger?...

CORA.

Ce danger, mon pauvre Toby, était de n'être pas reçue par miss Johnson, mon amie; elle m'a fermé sa porte! — Ce jeune homme, qui m'a reconduite ici et que tu as vu, m'a transmis des excuses banales que démentait son propre embarras. — J'ai renoncé à l'interroger, quand j'ai vu qu'il baissait les yeux.... Tiens! comme toi en ce moment!

TOBY.

Oh! moi! maîtresse! je ne suis qu'un pauvre esclave qui ne sais rien. — Mademoiselle Cora ne peut pas douter de mon dévouement. Lorsqu'il y a huit jours, M. Gérard voulait me vendre à un marchand d'esclaves, elle s'est souvenue que je l'avais fait sauter sur mes genoux quand elle était encore enfant, et, comme un bon ange, elle a étendu son aile sur le vieux Toby; aussi le vieux Toby aime-t-il sa jeune maîtresse

comme on aime les anges du ciel, et, peut-être, n'est-il pas le seul à l'aimer ainsi!

CORA.

Que veux-tu dire?

TOBY.

Mademoiselle Cora n'a donc pas tourné les yeux vers ce jeune homme quand il est parti? — Je l'ai vu s'arrêter et jeter un long regard vers les fenêtres de la maison.

CORA.

Tu es fou, Toby; avant cette rencontre, je n'ai vu M. Bessière qu'une fois, dans un bal.

TOBY.

Vous déplaît-il?

CORA.

Laissons cela, te dis-je; j'ai de tristes pressentiments; je voudrais interroger mon père et je n'ose pas. — Il me faut une explication cependant, — car cette incertitude est mortelle.

JOHNSON, derrière la terrasse.

Holà!... n'y a-t-il pas quelqu'un pour tenir mon cheval?

CORA.

Qui vient là?...

TOBY, allant regarder au fond du théâtre.

C'est M. Johnson.

CORA.

Le frère de Lucy?

JOHNSON.

Viendras-tu, drôle?

TOBY, descendant l'escalier.

Me voilà, maître.

(Il disparaît.)

SCÈNE II

CORA, puis JOHNSON, puis TOBY.

CORA.

Est-ce à moi ou à mon père qu'il veut parler? — A moi, sans doute. — Que va-t-il me dire? Obtiendrai-je enfin une explication franche et sans réticence? (Voyant paraître Johnson au haut de l'escalier.) Le voici!

JOHNSON, s'avançant vers Cora le cigare à la bouche et se découvrant à moitié.

Mademoiselle Cora, je suppose?

CORA.

Oui, monsieur.

JOHNSON, à part, en remettant son chapeau sur sa tête.

M. Bessières n'a pas mauvais goût, parbleu! Je vengerai ma petite sœur sans trop de répugnance. (Haut.) M. Gérard est absent?

CORA.

Il va revenir, monsieur.

JOHNSON, tirant des papiers de sa poche et les posant sur une table de jardin.

J'avais ces papiers à lui remettre; mais ce n'est pas le seul motif qui m'amène. (Il s'assied; Cora le regarde avec étonnement.) Je savais par ma sœur que vous étiez jolie, mademoiselle; mais je vois bien qu'en pareil cas une femme ne dit jamais que la moitié de la vérité.

CORA, s'asseyant.

Pardon, monsieur, votre démarche n'a-t-elle pas pour objet?...

JOHNSON.

De répondre à la lettre que vous avez adressée à Lucy? — Oui, mademoiselle; cette lettre nous a prouvé que M. Bessières s'était mal acquitté de la commission dont il avait bien voulu se charger.

CORA.

Comment cela, monsieur?

JOHNSON.

Ma sœur regrette infiniment de n'avoir pu vous recevoir, et je ne m'en consolerais pas moi-même, si elle ne m'avait choisi pour vous apporter ses excuses.

CORA.

Ce ne sont pas des excuses que je lui demandais, monsieur, mais une explication.

JOHNSON.

Mon Dieu! mademoiselle, les préparatifs d'un prochain mariage!... Un peu de migraine peut-être!... Cette explication ne peut-elle vous suffire?...

CORA.

Non, monsieur; car je suis dans un état d'esprit à préférer la vérité, quelle qu'elle soit, à des faux-fuyants qui me mettent au supplice. L'hésitation de M. Curtis à me ramener

en Amérique, l'émotion de mon père en me revoyant, émotion où il y avait plus d'inquiétude que de joie, l'isolement inexplicable où il m'a tenue depuis lors, l'étrange conduite de votre sœur enfin, tout cela prouve qu'une fatalité pèse sur moi, fatalité que j'ignore et que je veux connaître!

JOHNSON.

Souvenez-vous de cette boîte mystérieuse que Psyché eut l'imprudence d'ouvrir, mademoiselle, et d'où s'exhalèrent de si épaisses vapeurs qu'elles en obscurcirent son visage. Cette vieille fable est toujours jeune. — Pourquoi ne pas vous contenter de régner par la grâce et la beauté? car la fatalité dont vous parlez ne s'étend pas jusqu'à vos charmes; et la jalousie même de nos sœurs ou de nos femmes ne vous contesterait pas cette royauté!

CORA.

Je ne vous comprends pas, monsieur!

JOHNSON.

J'essaye pourtant de me faire comprendre. — Tenez! vous avez admiré sans doute ces belles forêts de magnoliers qui entourent la Nouvelle-Orléans? Sur la cime de ces arbres séculaires s'épanouissent de splendides fleurs, blanches comme des lis! Il arrive parfois, quand le sol est jonché de ces fleurs, que la main d'une femme en ramasse une au hasard, et de la pointe d'une épingle trace sur l'un des pétales quelque énigme amoureuse dont le mot ne doit être connu que d'un seul; la fleur tombe et, sans que personne y prenne garde, va bientôt à son adresse; car rien n'est plus innocent que de perdre ou de ramasser une fleur (1)!

CORA.

Continuez, monsieur!

JOHNSON.

Je suppose qu'une main charmante, armée d'une épingle d'or comme celle que vous avez dans vos cheveux, eût gravé sur un de ces pétales, non pas même un mot d'amour, mais seulement un mot d'espoir : il est une autre main, un peu hardie peut-être, qui, sur le pétale voisin, s'empresserait d'écrire : « M. Gérard devait cinquante mille dollars à M. Johnson et ne les lui doit plus! »

CORA, *se levant.*

Qui vous a donné le droit de me parler ainsi, monsieur? —

(1) X. Eyma.

Qu'ai-je fait pour être exposée à de pareilles insultes? Qui suis-je pour que le frère de mon amie ne respecte même plus la maison de mon père?

JOHNSON, *se levant.*

De grâce, mademoiselle.....

CORA, *appelant.*

Toby!...

JOHNSON.

Prenez garde!

CORA.

Toby!...

TOBY, *paraissant au haut de l'escalier.*

Vous m'appelez?...

CORA.

Reconduis monsieur, et s'il se représente jamais dans cette maison, souviens-toi que ta maîtresse l'en a chassé!

JOHNSON.

Chassé!... Pour rappeler mademoiselle Cora au sentiment de sa position, Toby, raconte-lui donc l'histoire de Francilia!...

(*Il jette un regard de triomphe sur Cora et s'éloigne.*)

SCÈNE III

CORA, TOBY.

CORA.

Francilia! que veut-il dire? quelle est cette Francilia! Parle!.. mais parle donc!...

TOBY.

Francilia... était une esclave de M. Gérard, maîtresse.

CORA.

Eh bien?... qu'ai-je de commun avec elle? pourquoi me jette-t-il ce nom au visage comme une insulte?... (*Frappée d'une idée subite.*) Ah!... (*Saisissant le bras de Toby.*) Toby!...

TOBY, *tombant aux genoux de Cora.*

Maîtresse! au nom du ciel!... ne me regardez pas ainsi!

CORA.

Toby!... quelle est donc ma mère?

TOBY.

J'ai promis, maîtresse!... j'ai juré!...

CORA.

Ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais? — Eh bien! prouve-le! Quelle est ma mère?...

TOBY.

Votre mère... Non, je ne peux pas!...

CORA.

Je veux que tu le dises!... Tu entends! je le veux!... je le veux!...

TOBY.

Votre mère... se nommait Francilia!

CORA, poussant un cri étouffé.

Ah!... (Elle se cache la tête entre les mains; après un silence.) Et j'ignorais jusqu'au nom de ma mère!... Francilia!... Voilà donc le mot de toute ma vie?... Hélas! elle est morte, n'est-ce pas?

TOBY.

Oui, maîtresse!

CORA.

Morte loin de sa fille, à qui l'on n'a pas même permis de la pleurer!

TOBY, se relevant.

Dieu soit loué! puisque vous ne la maudissez pas!...

CORA.

La maudire, Toby!... Ah! je voudrais l'embrasser... (Se jetant au cou de Toby.) Tiens! comme je t'embrasse!

TOBY, se dégageant de l'étreinte de Cora.

O Dieu!... y pensez-vous? moi! un mulâtre!...

CORA.

Eh bien! est-ce que le même sang ne coule pas dans nos veines? — Allons! parle, Toby! fais-moi connaître ma mère! — Tu le vois! je suis calme! je peux t'entendre!

(Elle s'assied en serrant les deux mains de Toby dans les siennes.)

TOBY.

Elle avait quinze ans quand le marchand d'esclaves l'amena sur cette habitation; c'était une quarteronne, belle comme vous, maîtresse, quoique son teint fût moins blanc que le vôtre! (Dégageant ses mains de celles de Cora.) Elle avait d'épais cheveux noirs, de grands yeux bruns dont je retrouve dans vos yeux le regard doux et profond! Elle fut d'abord employée au service de ma-

dame Gérard. Elle était alors insoucieuse et gaie!... toujours une folle chanson à la bouche!... Je la vis et j'osai l'aimer! — Ce temps fut le plus heureux de ma vie! car, elle aussi, elle m'aima!... Insensés que nous étions! l'esclave a-t-il le droit d'aimer, lui qui ne s'appartient pas à lui-même! Un jour, Francilia dut partir avec ses maîtres pour Saint-Louis, où ils allaient passer quelques semaines; je n'étais pas du voyage. En me quittant, elle me laissa cet anneau d'argent que je porte au doigt! — Je voudrais vous le donner, maîtresse; mais j'ai juré de le garder jusqu'à la mort. Quand Francilia revint...

CORA.

Parle!

TOBY.

Ne l'accusez pas, au moins!... Vous ignorez ce qu'est pour les blancs une quarteronne, une esclave, soumise corps et âme à leurs volontés! la résistance même n'est-elle pas un crime? — Quand Francilia revint, votre père en avait fait sa maîtresse. (*Cora met sa main devant ses yeux.*) Elle me l'avoua en pleurant! — Ce qui se passa alors en moi fut terrible! — Le sang m'afflua au visage!... je sentis battre violemment les artères de mes tempes!... j'étais comme un homme ivre!... Si en ce moment M. Gérard avait paru devant moi!... — Mais l'habitude de souffrir apprend vite à l'esclave la résignation! Cette première fureur passée, je sentis toute mon énergie m'abandonner et je pleurai avec Francilia notre bonheur perdu! — Hélas! la pauvre enfant ne riait plus! ne chantait plus! — Quand vous vîntes au monde cependant, elle sembla se rattacher à la vie, et moi, reportant sur vous toute la tendresse que j'avais eue pour elle, — pardonnez-moi, mademoiselle Cora! — je vous aimai comme si vous aviez été ma fille!

CORA, *lui serrant la main.*

Toby!...

TOBY.

Mais elle!... oh! comme elle vous aimait!... de l'amour de toutes les mères! et aussi de cet amour d'une esclave qui sait que son enfant n'est pas à elle, est esclave comme elle... et qui n'ose s'endormir auprès de son berceau, car on enlève les enfants pendant le sommeil des mères, et quand elle s'éveillera, le berceau peut être vide!

CORA.

Oh!...

TOBY.

Tel n'était pas le sort dont vous étiez menacée, cependant!

— M. Gérard avait épousé une femme impérieuse et coquette! Il n'en avait pas d'enfants; sa vie n'était pas heureuse! — Il se prit à vous aimer avec passion; avec une passion d'autant plus vive, qu'il lui fallait cacher aux yeux de tous un sentiment qu'on lui eût reproché comme une faiblesse! — Cette tendresse de votre père avait rassuré la pauvre Francilia, quand un jour, — vous aviez alors quatre ans, — il lui annonça sa résolution de vous emmener en Europe! — Francilia ne dit pas un mot! de grosses larmes coulèrent seulement le long de ses joues! Mais quand on vous arracha de ses bras, elle éclata en sanglots désespérés et tomba à moitié morte!

CORA.

Oui, oui!...

TOBY.

Eh bien! tout cela n'est rien encore, maîtresse!... Mais... non! je n'ai plus rien à dire.

CORA, *se levant.*

Je te répète que je veux tout savoir. Que devint ma mère? — Comment mourut-elle?

TOBY.

A son retour d'Europe, M. Gérard la retrouva silencieuse et en apparence résignée; mais le regard de Francilia lui devint comme un reproche éternel dont il s'irrita; il l'envoya aux cases; — cependant il arrivait encore qu'il la rencontrât, et la malheureuse fixait toujours sur lui ce regard sinistre qui lui redemandait son enfant; alors... il la vendit!

CORA.

Oh!... Dieu!...

TOBY.

Il la vendit à un nommé... Kraig!... un méchant homme, maîtresse, qui passait pour avoir des mœurs austères et qui était plus vicieux que les autres! — En achetant l'esclave, il crut succéder dans ses bonnes grâces à son ancien maître!... mais voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par la douceur, il voulut user de violence. — Francilia saisit un couteau et se l'enfonça dans le cœur!

CORA, *s'appuyant sur le dossier d'une chaise.*

Ah! malheureuse!... malheureuse!...

TOBY.

Un nègre de ce Kraig a volé le couteau et me l'a donné. — Je l'ai encore!...

CORA, *tombant à genoux, les mains jointes.*

Hélas! mère bien-aimée, c'est après quinze ans que je te

pleure!.. et ta fille ne s'est pas encore agenouillée sur ta tombe!...

(Gérard paraît au fond et s'arrête. Il tient une cravache à la main.)

TOBY.

Cette tombe est dans un bois de magnoliers sur la limite de la plantation Kraig; j'y ai planté une croix.

CORA, lui prenant les mains.

Tu m'y conduiras, n'est-ce pas?...

GÉRARD, s'élançant vers Toby pour le frapper de sa cravache.

Misérable!

CORA, se relevant et se jetant entre Gérard et Toby.

Frappez-moi donc d'abord!... (Après un silence, à Toby.) Va! Je te jure que, moi vivante, on ne touchera pas à un cheveu de ta tête!...

TOBY, joignant les mains.

Pardonnez-moi, maître!... Si j'ai parlé...

CORA.

Je ne veux pas que tu t'excuses!... Va! te dis-je!...

(Toby baisse la tête et sort.)

SCÈNE IV

GÉRARD, CORA.

CORA, se retournant vers son père et se croisant les bras.

Eh bien! pourquoi ne me frappez-vous pas? (Gérard, comme dominé par le regard de Cora, baisse les yeux devant elle et laisse tomber sa cravache.) Qui suis-je pour que cette main n'ait pas déjà châtié mon insolence? — Votre fille? Non!... l'enfant d'une Francilia, d'une quarteronne, d'une esclave!... Ah! prouvez-moi que je suis devant mon maître, monsieur!... Frappez-moi! tuez-moi!... car si j'étais votre fille je vous demanderais ce que vous avez fait de ma mère!

GÉRARD.

C'est toi qui m'accuses, Cora!.. toi!...

CORA.

Je suis une ingrate, n'est ce pas? — Oui; tout autre eût laissé grandir sa fille pour l'esclavage! — Tandis que vous, honteux de votre amour paternel comme d'une bassesse, vous m'arra-

chiez des bras de ma mère pour me forcer à l'oublier, pour me soustraire à la malédiction qui pesait sur moi, pour effacer, s'il se pouvait, jusqu'à la dernière trace de cette tache ineffaçable!...

GÉRARD.

Et que pouvais-je faire de plus?

CORA.

Vous pouviez ne pas me donner la vie! — Ah! vous m'avez envoyée en France; vous m'y avait fait élever comme une princesse! — Eh bien! savez-vous ce que j'y ai appris? — Que la dignité de tous les hommes, que l'amour de toutes les mères étaient également sacrés!...

GÉRARD.

Ainsi c'est ma tendresse même que tu me reproches! J'ai voulu te sauver, et tu m'en fais un crime! Je t'ai retirée de l'abîme, et tu me maudis!... — Ah! souviens-toi, Cora! souviens-toi des soins que je t'ai prodigués, de ma soumission à tes moindres caprices, du bonheur que me causaient tes joies d'enfant!... alors que tes baisers répondaient à mes caresses, et que tes petits bras se jetaient autour de mon cou!

CORA.

Non, je ne veux pas me souvenir! car ce que j'ai pu vous témoigner de bon et de tendre, monsieur, est un vol que j'ai fait à ma mère!

GÉRARD.

Ta mère! Ah! tiens, ne me parle plus d'elle! Je ne puis la rendre coupabe du hasard de sa naissance, et cependant je la hais pour t'avoir transmis une goutte de ce sang maudit qui coulait en elle.

CORA.

Eh bien! votre haine s'est satisfaite! — vous l'avez vendue!... L'argent qu'on vous en a donné a peut-être servi à payer mes toilettes! — car on ne rend pas le prix d'un esclave qui se tue, n'est-ce pas? — Avez-vous songé, en m'attachant des colliers au cou, des bracelets aux mains, que vous faisiez ruisseler sur moi le sang de ma mère?..

GÉRARD.

Ah! prends garde, Cora!... J'ai voulu oublier, j'ai oublié que ce sang était le tien! ne m'en fais pas souvenir!...

CORA.

Et que ferez-vous?... Oui, ce sang est le mien!... M'enverrez-vous comme elle travailler à la terre! — Non! vendez-moi

plutôt! — Voilà une occasion de ramener à vous la fortune, et je suis bonne à aller prendre place parmi vos Aspasies de sang mêlé!... Savez-vous ce qu'un de vos créanciers, M. Johnson, offrait tout à l'heure ici de la beauté de votre fille? les cinquante mille dollars que vous lui devez, mon père!...

GÉRARD.

Oh! Dieu!... (Saisissant les mains de Cora.) Cora! grâce! qu'exiges-tu? que puis-je faire? Mon crime est le crime de tous! le châtiment retombera-t-il sur moi seul, parce que seul j'ai sacrifié mon honneur, — oui, mon honneur de colon... — aux entraînements de mon cœur?... (Mettant un genou en terre.) Vois, je suis à tes pieds!... Je ne menace pas, grand Dieu!... je supplie!...

CORA.

Sur la tombe de ma mère, à genoux, je lui demanderai si je peux vous pardonner!...

(Elle s'éloigne rapidement et entre dans le pavillon. Gérard, accablé, laisse tomber sa tête dans ses mains. — La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Le pont du *Selma*, steam-boat du Mississipi, vu par le travers. Une vaste tente abrite les passagers du soleil. — A droite les cheminées, séparant l'avant de l'arrière. — Au milieu du théâtre, vers le second plan, un escalier conduisant au salon réservé aux dames. — A gauche un bar-room ou buvette. — Une table de jeu dans un coin de la scène. — Çà et là des chaises et des pliants. — Le steam-boat est en marche.

SCÈNE PREMIÈRE

CURTIS, JOHNSON, KRAIG, BILL, BUTHERFLY, LUCY, MISTRESS BRADLEY, LE MAITRE DU BAR-ROOM, PASSAGERS, MUSICIENS ALLEMANDS ; puis PERSIFER et GEORGES.

(Les passagers sont dispersés çà et là, soit debout, soit assis sur des bancs, des chaises ou des rocking-chairs, sorte de chaises longues. — Une demi-douzaine d'hommes entourent la table de jeu, présidée par Butherfly. — Bill y est installé — La plupart des hommes fument ; quelques-uns lisent des journaux. — Curtis et Kraig se promènent de long en large en causant, et à chaque tour disparaissent dans la coulisse à gauche. — Johnson, assis près de Lucy et de mistress Bradley, lit un journal. — Le maître du bar-room, debout derrière son comptoir, sert à boire à quelques passagers. — Son costume se compose d'un pantalon à plis retenu par des bretelles brodées, d'une chemise dont le jabot et les manches sont attachés par des boutons de diamants, et dont le col est rabattu sur un ruban de soie noire. Quelques passagers, et entre autres M. Butherfly, se font remarquer par une exagération analogue dans leur toilette. — Les musiciens allemands, au nombre de trois, cornet à pistons, clarinette et trombone, exécutent, debout, sur un banc adossé à la cage de l'escalier du salon des dames, la fin de l'ouverture de *Guillaume Tell*, avec un arrangement de fantaisie.)

LES PASSAGERS, après que les musiciens ont terminé leur ouverture.

Bravo ! charmant ! très-bien !

MISTRESS BRADLEY, à Johnson.

Voilà l'ouverture de *Guillaume Tell* étrangement exécutée, mon neveu !

JOHNSON.

Comment? un trombone, un cornet à pistons et une clari-

nette! Vous êtes difficile à contenter, chère tante!... Nous ne sommes pas à Paris.

MISTRESS BRADLEY.

Je m'en aperçois!

BUTHERFLY.

Atout!...

BILL.

Que le diable soit de l'euchre! j'y perds toujours!

(Curtis entre en scène en se promenant avec Kraig.)

CURTIS.

La loi, monsieur Kraig!... Mais on ne va pas jusqu'aux limites de la loi! D'ailleurs toutes les règles protectrices sont tombées en désuétude et les rigueurs subsistent! Que reste-t-il dans notre Code noir de l'édit de Colbert? A la fin du dernier siècle déjà, Malouet écrivait qu'en réalité tout était à la discrétion du maître.

KRAIG.

Eh bien! n'avouez-vous pas vous-même que la pratique?... (A un des musiciens qui fait le tour du bateau en recueillant les offrandes des passagers.) Je n'ai pas de monnaie.

CURTIS, donnant de l'argent au musicien.

Tenez!

(Le musicien achève de faire le tour de la scène et sort avec ses camarades.)

JOHNSON.

Curtis!... aperçoit-on encore le dôme de Saint-Charles?

CURTIS.

A peine, comme un point; on ne voit plus que les côtes. Le salon réservé est-il plein, que ces dames nous font la grâce de rester sur le pont?

MISTRESS BRADLEY.

Les moustiques nous en ont chassées, mon neveu!

CURTIS, riant.

Vous vous y accoutumerez!

MISTRESS BRADLEY.

Oh! les vilaines bêtes!...

CURTIS, tirant un journal de sa poche et le lui donnant.

Voulez-vous un journal?

(Il reprend sa promenade avec Kraig.)

KRAIG.

Je vous disais que la pratique...

CURTIS.

Ne parlons pas de la pratique, monsieur Kraig, mais de la loi!.. Au Brésil, du moins, l'esclave peut se racheter, et, devenu libre, il a les droits d'un homme libre (1)!...

(Curtis et Kraig disparaissent.)

JOHNSON, à mistress Bradley.

Voilà encore Curtis sur son grand cheval de bataille! Mais M. Kraig n'est pas homme à se laisser désarçonner facilement.

MISTRESS BRADLEY.

Ne me parlez pas de votre M. Kraig, Williams! Depuis que vous m'avez raconté l'histoire de cette Francilia, il me fait horreur!

JOHNSON.

Bon! il a été assez puni par sa mort, puisqu'il y a perdu les mille dollars qu'elle lui avait coûtés.

MISTRESS BRADLEY.

Vous réduisez tout à des questions d'argent. (Jetant les yeux sur le journal.) Tenez! ne voilà-t-il pas encore de vos infamies?

JOHNSON.

Qu'est-ce que c'est?...

MISTRESS BRADLEY, lisant.

« Le 9, à midi, il sera vendu à la Rotonde, par Lewis : — Scipion, noir en bon état, sain et sans tare; — Narcisse, mulâtre « foncé, idiot! » — Vendre un idiot (2)!...

JOHNSON.

Eh bien! aimez-vous mieux qu'on le jette à l'eau?

MISTRESS BRADLEY, continuant.

« Cassy, négresse, garantie des vices et infirmités prévus par « la loi; son enfant sera vendu avec elle ou séparément, au « gré de l'acheteur (3). » Ne dirait-on pas des bêtes de somme?

(Elle froisse le journal et le jette.)

JOHNSON.

Ma chère tante, ne parlez pas si haut, je vous en prie; Curtis est déjà assez compromettant.

(1) Hildreth.

(2) Ampère.

(3) L'usage, selon Hildreth, est de vendre les enfants en bas âge au prix d'un dollar la livre. — L'exactitude de cette assertion est contestée.

BILL, se levant.

Encore perdu!... (A part.) On dirait que ce Butherfly tire les cartes de sa poche, tant il a de chance!... (Haut.) Ma revanche au creps, si vous voulez?

BUTHERFLY.

Soit!...

(Bill s'installe de nouveau à la table et engage une partie de creps avec des cornets et des dés. Curtis et Kraig rentrent en scène.)

KRAIG.

Et si vous abolissez l'esclavage, mon cher monsieur, comment jetterez-vous au milieu d'une société basée sur des institutions libres quatre millions d'esclaves brusquement émancipés?..

CURTIS.

C'était à nous de préparer cette émancipation de façon à ce qu'elle ne devînt pas un danger de mort. Au surplus, l'avenir se chargera de la solution, et peut-être un avenir très-prochain. (Lui tendant son étui à cigares.) Voulez-vous un cigare?

KRAIG, prenant un cigare.

Volontiers.

CURTIS.

Souhaitez que la guerre n'éclate pas entre le Sud et le Nord, monsieur Kraig; car je prévois pour nos malheureux États un système de police, de délation et de terreur à outrance!

KRAIG.

Parce que vos abolitionistes sont des scélérats, monsieur Curtis! d'abominables scélérats!

CURTIS, ramassant le journal jeté par mistress Bradley.

Voilà ce que vous faites de mon journal?

MISTRESS BRADLEY.

Donnez-le à M. Kraig; il lui plaira.

CURTIS, jetant les yeux sur le journal.

Ah! très-bien!

MISTRESS BRADLEY.

A quelle heure arriverons-nous à Iberville?

CURTIS.

Dans l'après-midi, ma tante. Le *Selma* n'est pas un excellent marcheur, et sa machine commence à vieillir.

MISTRESS BRADLEY.

Il n'y a pas de danger, au moins?

(Persifer entre en scène.)

CURTIS.

Voici le capitaine! c'est à lui de répondre. (Abordant Persifer.) Bonjour, monsieur Persifer?

PERSIFER, saluant.

Monsieur!...

CURTIS.

Votre machine est mauvaise, n'est-ce pas?

PERSIFER.

Oui, monsieur, oui.

CURTIS.

Combien de temps comptez-vous encore vous en servir?

PERSIFER, avec un geste d'indifférence.

Euh!... jusqu'à ce qu'elle crève!... (1)

(Il s'éloigne. — Mistress Bradley se lève.)

CURTIS, se retournant vers mistress Bradley.

Voilà, ma tante!

MISTRESS BRADLEY, suffoquée.

Jusqu'à ce qu'elle crève!...

JOHNSON, sans interrompre sa lecture.

Bon! ne craignez rien! Elle ne crèvera peut-être pas encore aujourd'hui.

CURTIS, prenant mistress Bradley à part.

Qu'a donc Lucy, ma tante? depuis deux jours elle n'ouvre pas la bouche. — Est-ce la situation de mademoiselle Gérard qui l'attriste ainsi? — Je le voudrais.

MISTRESS BRADLEY.

Vous ne trouvez pas une bonne parole à lui dire.

(Mistress Bradley se rapproche de Johnson, qui cause avec Kraig.)

BILL, quittant la table de jeu.

Au diable!...

CURTIS.

Qu'avez-vous, monsieur Bill? — Vous perdez?...

BILL.

Dix coups de suite, au creps, un jeu de hasard!...

(1) Ampère.

CURTIS.

C'est que nous avons des sportsmen pour qui c'est un jeu d'adresse, monsieur Bill!

(Il se rapproche de Lucy.)

BILL, regardant Butherfly de travers.

Oui, c'est ce que je crois. (Tirant Kraig par la manche.) Monsieur Kraig!

KRAIG.

Plaît-il?

BILL, prenant le cigare que Kraig a dans la bouche et y allumant le sien.

Prêtez-moi donc quelques dollars! — Je vous les rendrai, parole d'honneur!

KRAIG.

Et les mille que je vous ai donnés?

BILL, lui rendant son cigare.

Ils sont dans ma valise.

KRAIG, reportant son cigare à sa bouche.

Eh bien! allez les prendre!

BILL, élevant la voix.

Ah! pardieu! ce brave M. de Marsay avait plus de confiance en moi. — Je...

KRAIG, lui glissant quelques pièces d'argent dans la main.

C'est bon! tenez!

BILL.

Voulez-vous prendre un jakson-punch?

KRAIG.

Merci!

BILL.

Un julep de menthe, un verre de Sherry?

KRAIG.

Rien!

BILL, lui tournant le dos.

Comme vous voudrez!

(Il lui tourne le dos et s'approche du bar-room.)

KRAIG, à part.

Être obligé de ménager un pareil coquin!

CURTIS, s'appuyant sur le dossier du banc où Lucy est assise.

Vous paraissez bien sérieuse, Lucy? — Ce n'est pas l'idée de notre prochain mariage, je l'espère, qui vous attriste ainsi? (Après un silence.) Est-ce que vous souffrez?

LUCY.

Non, mon cousin.

(Curtis fait un geste de découragement et s'éloigne de Lucy.)

LE MAITRE DU BAR-ROOM, à Bill.

Cobbler?. .

BILL.

Non! un gin-sling! — Et ce que vous avez de plus féroce! J'ai besoin de me remettre!...

LUCY, appelant sa tante à demi-voix.

Ma tante!... (Mistress Bradley se rapproche.) Ma situation vis-à-vis de Curtis est intolérable; il faut tout lui dire.

MISTRESS BRADLEY.

Tu es donc bien résolue à ne pas l'épouser?

LUCY.

Serait-il honnête de lui donner un cœur... qui n'est pas à lui?

(Georges entre en scène.)

CURTIS, se rencontrant avec Georges.

Comment, c'est vous, monsieur Bessières?

LUCY, vivement.

M. Bessières!...

(Johnson se lève.)

CURTIS.

Du diable si je croyais vous rencontrer à bord du *Selma!*... Vous savez, sans doute, que je me suis présenté à votre hôtel?

GEORGES, lui serrant la main.

Oui, monsieur! et je vous en remercie!

CURTIS.

Mais d'où sortez-vous? — Comment ne vous ai-je pas encore aperçu depuis le départ?

GEORGES.

J'étais à l'avant.

CURTIS.

Avec les nègres?

GEORGES.

Oh! vous savez quelle est là-dessus ma façon de penser!

(Il continue à causer avec Curtis.)

KRAIG, à part.

Ces Français se font un jeu de braver toutes les convenances!...

(Il s'approche de la table de jeu.)

JOHNSON, haussant les épaules, à part.

Et ce Curtis, qui se confond en amitiés !...

(Georges, prévenu par Curtis, se retourne et salue froidement Johnson, Lucy et mistress Bradley. — Johnson incline légèrement la tête. — Georges reprend sa conversation avec Curtis.)

LUCY, à part.

Il ne nous adresse même pas la parole!

BUTHERFLY, à Kraig, qui vient de parler au milieu du groupe de joueurs.

Ce n'est pas possible!...

KRAIG.

Puisque je vous le dis.

BILL, se rapprochant.

Quoi donc?...

BUTHERFLY, montrant Georges.

Cet étranger, qui préfère la compagnie des nègres à la nôtre!

BILL.

Est-ce que c'est un abolitioniste?

KRAIG.

J'en ai peur.

BILL.

Pourquoi permet-on à ces coquins-là de mettre le pied dans le Sud?

(Bill, Kraig et le groupe des joueurs continuent à causer à voix basse d'une façon très-animée. — Lucy et mistress Bradley s'éloignent et disparaissent par l'escalier qui conduit au salon réservé. — Johnson s'éloigne par la gauche.)

CURTIS, à Georges.

Diable! on vous regarde de travers! — Je crains que votre prédilection pour les nègres n'ait fait un mauvais effet. — (Bill, Kraig et le groupe des joueurs remontent vers le fond de la scène et se dispersent.) Voyez! le vide se fait autour de vous : on a peur de la contagion!

GEORGES, lui serrant la main.

Je ne vous en sais que plus de gré de ne pas m'abandonner.

(La scène reste presque vide. — Quelques passagers seulement sont dispersés çà et là.)

SCÈNE II

GEORGES, CURTIS.

GEORGES.

Vous savez sans doute ce qui m'est arrivé l'autre jour chez M. Johnson?

CURTIS.

Il m'en a dit deux mots. Vous vous êtes fait le chevalier de mademoiselle Gérard? — La pauvre enfant n'a rien dû comprendre à votre intervention!

GEORGES.

Je me suis borné à lui transmettre quelques paroles d'excuse auxquelles j'ai bien vu qu'elle n'ajoutait pas foi!...

CURTIS.

J'ai vu son père hier matin, pour décliner toute responsabilité dans cette affaire. — Elle ne savait rien encore.

GEORGES.

J'ai peur qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui. (On enten un coup de sonnette.) — Qu'est-ce que cela?

CURTIS.

C'est l'ordre de stoper; nous sommes à la première escale; est-ce que vous vous arrêtez là?

GEORGES.

Non; mais je l'attends.

CURTIS.

Qui? mademoiselle Gérard?

GEORGES.

Un esclave de son père, un nommé Toby, je crois, m'a donné avis qu'elle se rendrait aujourd'hui par le *Selma* à Iberville, et m'a supplié de l'y accompagner.

CURTIS.

A Iberville! pourquoi?

GEORGES.

C'est ce que je n'ai pu savoir; il s'est borné à me dire qu'elle pouvait avoir besoin de la protection d'un ami, et qu'elle monterait dans le bateau à la première station.

CURTIS.

Cette station est en effet voisine de la plantation de son père.

GEORGES.

Pourquoi ce Toby s'est-il adressé à moi? Je l'ignore.

CURTIS, souriant.

Il s'est adressé à vous parce qu'il a deviné que sa maîtresse ne vous était pas indifférente, mon cher monsieur Bessières!

GEORGES.

J'avoue qu'elle m'inspire une vive sympathie.

CURTIS, regardant dans la coulisse.

Tenez, voici les passagers qui montent à bord du *Selma.* — N'est-ce pas elle qui est en noir?

GEORGES.

Oui, elle vient de ce côté avec Toby.

CURTIS.

Je ne veux pas troubler votre tête-à-tête; adieu!

(Il serre la main de Georges et s'éloigne en passant derrière la cage de l'escalier. — Nouveau coup de sonnette pour donner l'ordre de se remettre en marche. — Cora entre en scène suivie de Toby; elle est vêtue de noir.)

SCÈNE III

CORA, TOBY, GEORGES, puis PERSIFER.

CORA, apercevant Georges.

Monsieur Bessières!...

GEORGES.

Pardonnez-moi, mademoiselle, si je me suis fait, sans votre autorisation, votre compagnon de voyage; — mais l'espoir que je pourrais vous rendre quelques services...

(Cora regarde Toby, qui baisse les yeux.)

CORA.

C'est Toby, monsieur, qui vous a donné cet avis?

TOBY.

Excusez-moi, maîtresse, j'ai cru bien faire...

CORA.

Je suis profondément touchée de votre empressement à me

prendre sous votre sauvegarde, monsieur; mais je regrette que l'indiscrétion de Toby vous ait imposé une tâche qui était, je crois, inutile...

GEORGES.

Ne regrettez rien, mademoiselle, car je vous jure que j'accomplis cette tâche avec joie.

PERSIFER, *entrant en scène et s'adressant à Toby.*

Eh bien! que fais-tu là? — Ne sais-tu pas que ta place est à l'avant? (*Le poussant.*) Allons, vite! drôle!..

(*Toby s'éloigne par la droite; Persifer le suit.*)

SCÈNE IV

CORA, GEORGES, *puis* LUCY.

CORA, *suivant Toby des yeux.*

Pauvre Toby!

GEORGES.

Vous le voyez, mademoiselle, la compagnie de Toby ne pouvait pas vous être d'un grand secours.

CORA.

Je serais allée avec lui, monsieur! — N'est-ce pas ma place? ne suis-je pas une fille de couleur?

GEORGES.

Vous le savez donc?

CORA.

Je vois que j'étais seule à l'ignorer!

GEORGES.

Une confidence de M. Curtis me l'a révélé, mademoiselle, le jour même où je vous ai vue pour la première fois; car il faut être créole pour reconnaître en vous ce dernier vestige de votre origine.

CORA.

Oh! je ne la renie pas, monsieur! Voyez! je porte le deuil de ma mère, et si j'ai entrepris ce voyage, c'est pour m'acquitter envers elle d'un dernier devoir. Je lui porte une prière bien tardive, hélas! mais c'est hier seulement qu'un mot de M. Johnson...

GEORGES, *fronçant le sourcil.*

Johnson!

CORA.

Je lui pardonne comme à sa sœur, monsieur; ils agissent sous l'empire d'un préjugé plus fort que le raisonnement.

GEORGES.

Le hasard vous réunit pour quelques heures; ils sont sur ce bateau.

CORA.

Ah!... je regrette d'autant plus que votre générosité vous ait entraîné à une démarche qui peut vous compromettre à leurs yeux comme à ceux de tous les colons! Votre place n'est pas auprès de moi, monsieur, mais auprès d'une noble fille de race blanche comme Lucy.

GEORGES.

Si la noblesse de la race se reconnaît à l'élévation du cœur, mademoiselle, le choix n'est pas douteux entre vous et miss Johnson.

CORA.

Vous vous trompez : elle obéit à une nécessité de position qui ne lui laisse pas d'autre alternative; mais sous une apparence un peu étourdie, elle a des instincts généreux, et je suis sûre qu'elle gémit au fond de son cœur de voir se briser notre amitié. (S'asseyant et faisant asseoir Georges près d'elle.) Vous, plus que personne, peut-être, vous devriez lui être indulgent.

GEORGES.

Moi?...

CORA.

Parmi tous les jeunes gens qui l'entouraient de leurs hommages en France, il m'a semblé qu'il en était un qu'elle eût volontiers distingué: savez-vous qui je veux dire?

GEORGES.

Non, mademoiselle! et je ne veux pas le savoir; car parmi toutes les jeunes filles qui faisaient cortége à miss Lucy, il en est une peut-être que cet homme a remarqué lui-même. Savez-vous de qui je veux parler? (Cora ne répond pas et baisse les yeux. — Georges tire un petit agenda de sa poche et en sort une fleur séchée.) Voyez! cette petite fleur s'est épanouie au milieu du bouquet de bal de cette jeune fille! Pardonnez-vous à la main indiscrète qui s'en est emparée?

CORA, prenant la main de Georges.

Ah! monsieur Georges!... Réfléchissez!... Souvent une parole légèrement dite peut faire beaucoup de mal! — C'est

à votre honneur que je fais appel; — vous ne voudriez pas accroître mes chagrins, et déjà j'ai le cœur brisé! — Que veut-elle dire, cette fleur? — Que vous m'avez trouvée jolie, n'est-ce pas, et que vous avez voulu garder de cette soirée un souvenir romanesque qui plaisait à votre imagination?

GEORGES.

Non!... Cette fleur veut dire que je vous aime!...

CORA.

Moi!..... (*Se levant et reculant d'un pas.*) Mais savez-vous que je ne suis pas seulement une fille de couleur, monsieur? je suis fille d'esclave!

GEORGES, *se levant.*

Je vous aime!

CORA.

Savez-vous qu'en ce pays c'est une honte de m'aimer d'un autre amour que celui qu'on offre à une courtisane, et que la réprobation qui s'attache à moi s'attachera à vous-même?

GEORGES, *serrant les deux mains de Cora dans les siennes.*

Je vous aime, Cora!...

CORA, *se rasseyant sans quitter les mains de Georges.*

Ah! Georges!

GEORGES.

Vous pleurez?...

CORA.

Je me sens si abandonnée, si perdue dans ce pays!... Il est si doux d'entendre une parole de consolation, de se savoir aimée de celui...

(*Elle détourne la tête.*)

GEORGES.

Achevez!...

CORA, *presqu'à voix basse.*

De celui qu'on aime!...

GEORGES, *s'asseyant près de Cora.*

Cora!

LUCY, *paraissant au haut de l'escalier.*

Elle!... c'est pour elle qu'il était là!

(*Elle gagne la gauche du théâtre et observe Cora et Georges, qui semblent étrangers à ce qui se passe autour d'eux.*)

CORA.

Dieu veuille que cet amour ne soit fatal qu'à moi!

GEORGES.

Non! Je réclame ma part dans vos douleurs, Cora! L'amour a le droit de tout partager!

(Cora et Georges continuent à causer à voix basse.)

SCÈNE V

CORA, GEORGES, LUCY, JOHNSON, KRAIG, BILL, BUTHERFLY, LES PASSAGERS, puis PERSIFER, CURTIS, MISTRESS BRADLEY, LE MAITRE DU BAR-ROOM.

JOHNSON, entrant en scène avec Kraig.

Comment! c'est dans le journal?

KRAIG.

Il paraît! (Montrant Bill qui entre en scène, un journal à la main, suivi de Butherfly et d'un groupe de passagers.) Tenez! Voilà Bill qui nous l'apporte; il a déjà fait le tour du bateau.

BILL, à Johnson.

Vous avez lu l'article du *Messagers*, monsieur Johnson?

JOHNSON.

Non; donnez donc!

BILL, lui indiquant le passage.

Tenez! là!

(Kraig, Bill et les passagers se groupent autour de Johnson.)

JOHNSON, lisant.

« Un de nos planteurs les plus estimés, M. Gérard, que nous « avions le droit de considérer..... » — (S'interrompant et élevant la voix.) Ah! ah! Voilà une phrase que je reconnais, monsieur Kraig!

CORA.

Kraig!

GEORGES.

Qu'avez-vous?

(Il se retourne et écoute.)

JOHNSON, continuant.

« M. Gérard, que nous avions le droit de considérer comme « une des colonnes du temple, a donné l'exemple d'un grand « scandale! Cette fille qu'il a fait élever en France, et dont « toute la Nouvelle-Orléans s'entretient depuis quelques jours,

« est l'enfant d'une certaine Francilia qui a été esclave sur sa « plantation!... »

CORA, retenant Georges qui fait un mouvement.

Au nom du ciel! Georges! pas un mot!..

JOHNSON, continuant.

« Où irons-nous, grand Dieu! si nous laissons enfreindre « les mesures restrictives que nous avons apportées au droit de « propriété, pour nous défendre contre nos propres faiblesses? « Sans vouloir appeler sur M. Gérard les rigueurs de la loi, « nous croyons devoir venger l'outrage fait à tous les bons ci- « toyens en le signalant à l'indignation publique. »

LES PASSAGERS.

Bravo! très-bien!...

CORA, retenant Georges.

Georges!...

JOHNSON.

Pourquoi ne pas avouer que l'article est de vous, monsieur Kraig? — C'est trop de modestie!

BILL.

Si vous en êtes l'auteur, pardieu! vous avez bien mérité de tous les honnêtes gens!

BUTHERFLY et les PASSAGERS.

Oui! oui!...

CORA, voulant entraîner Georges.

Venez!...

GEORGES, lui prenant les mains.

Non!... Puisque vous ne me permettez pas de vous venger, c'est devant tous que je veux vous entourer de mon respect et de ma tendresse!

LUCY, à part.

Oh! comme il l'aime!...

PERSIFER, entrant en scène et s'adressant à Johnson et au groupe qui l'entoure.

Vous parlez de l'article du *Messagers*, n'est-ce pas?

JOHNSON, montrant Kraig.

En voici l'auteur, capitaine.

PERSIFER, serrant la main de Kraig.

Je vous en fais mon compliment, monsieur! Il est bon de démasquer tous ces faux patriotes, vertueux en paroles et lâches en actions! l'avis leur profitera!

(Curtis et mistress Bradley entrent en scène. — Georges baise les mains de Cora.)

LUCY, *s'avançant vers Persifer.*

Non, capitaine!... tant que vous permettrez aux mulâtresses de prendre place sur vos bateaux à côté des blancs!

CORA, *à Georges, qui se lève.*

Georges! si vous m'aimez, ne vous perdez pas pour moi!

PERSIFER.

Que voulez-vous dire, mademoiselle?...

CURTIS, *qui s'est rapproché avec mistress Bradley pendant les derniers mots.*

Ah! Lucy!

(*Lucy, comme effrayée de ce qu'elle vient de dire, se cache la tête entre les mains et ne répond pas à Persifer.*)

CORA, *passant devant Georges et s'adressant à Persifer.*

Mademoiselle veut dire, monsieur, que je suis mademoiselle Gérard!...

(*Mouvement de curiosité parmi les passagers.*)

PERSIFER.

En ce cas, vous devriez savoir...

CORA.

Que ma place est avec les esclaves, n'est-il pas vrai? Pardonnez-moi de l'avoir oublié (1). (*S'adressant à Lucy.*) De tout autre j'accepterais cette injure sans me plaindre!... mais de toi!... Lucy!...

(*Elle regarde fièrement autour d'elle et sort par la droite.*)

KRAIG, *à Lucy.*

Vous souffrez qu'elle vous tutoie?...

LUCY.

Ah! laissez-moi, monsieur!...

(*Elle sort rapidement par la gauche. — Kraig la regarde s'éloigner avec étonnement.*)

CURTIS, *à mistress Bradley.*

Votre nièce n'a pas de cœur, ma tante!

MISTRESS BRADLEY.

Ne voyez-vous pas que la colère l'égare?

CURTIS.

A quel propos?

(*Mistress Bradley s'éloigne sans répondre et suit Lucy. — Georges, après avoir suivi Cora des yeux, revient vivement à Johnson.*)

GEORGES.

Monsieur, l'insulte faite à mademoiselle Gérard m'est faite à moi-même, puisque j'étais avec elle! Que sa cause soit juste

(1) Mistress Beecher Stowe. — X. Eyma, etc.

ou non, j'exige, entendez-vous? j'exige que vous m'accordiez une réparation éclatante de ce que je regarde comme une abominable lâcheté!

JOHNSON.

Cela suffit, monsieur!... Je descends à Iberville.

GEORGES.

J'y descendrai aussi.

KRAIG, à demi-voix, aux passagers.

Il serait plus simple de jeter le Français par-dessus bord.

BUTHERFLY.

Parbleu!

CURTIS.

Entendez-vous ce que disent ces messieurs, Johnson?

JOHNSON, se retournant.

Je ne permets à personne d'intervenir dans une querelle qui ne regarde que moi. (A Curtis.) Me servirez-vous de témoin, Curtis?

CURTIS.

Pardon! Comme M. Bessières éprouverait peut-être quelque embarras à en trouver un, je vous demande la permission de lui donner la préférence.

JOHNSON.

Comme il vous plaira.

GEORGES, serrant la main de Curtis.

Merci, monsieur!

BILL.

Voulez-vous accepter mes services, monsieur Johnson? J'ai la main heureuse.

JOHNSON.

Volontiers!

GEORGES.

A ce soir, monsieur!

JOHNSON.

A ce soir!

(Georges, reconduit par Curtis, sort par la droite. — Johnson remonte la scène en causant avec Bill; — les passagers, groupés d'un côté autour de Kraig et de Butherfly, et de l'autre autour de Persifer, causent avec animation. — Quelques-uns montrent Georges du doigt au maître du bar-room, qui a repris sa place. — La toile tombe.)

DEUXIÈME TABLEAU

La lisière d'un bois de magnoliers. — A droite un groupe d'arbres entourant une petite butte de gazon. — Sur un plan plus éloigné, du même côté, un sentier se perdant sous bois. — On aperçoit au loin, à travers les arbres, les cases d'une plantation. — Soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

JOHNSON, BILL, puis GEORGES et CURTIS.

(Johnson et Bill entrent en scène par la droite, portant chacun une carabine sur l'épaule.)

JOHNSON.

Où diable me conduisez-vous, Bill?

BILL.

C'est ici que nous avons pris rendez-vous avec M. Curtis.

JOHNSON.

Je n'étais jamais venu de ce côté.

BILL.

Nous n'avons fait que tourner le bois. — Tenez, voilà les cases de la plantation Kraig, là-bas!

JOHNSON.

Ah! fort bien!... Qu'en avez-vous fait, de votre ami Kraig?

BILL.

Je l'ai laissé qui fêtait son retour au milieu de ses esclaves en leur faisant distribuer une ration supplémentaire de coups de rotin: — il n'est pas tendre, mon ami Kraig.

JOHNSON.

Non!

BILL.

Eh bien! vous me croirez si vous voulez; mais, tel qu'il est, je le préfère encore aux ours de la Cordillière. Kraig est plus traître, mais il est moins brutal!... Que voulez-vous! j'aime la politesse!

JOHNSON.

Voici ces messieurs!...

(Curtis et Georges entrent en scène.)

CURTIS.

Veuillez nous excuser; nous avions pris une fausse direction et nous marchions à l'aventure depuis dix minutes.

JOHNSON.

Nous arrivons nous-mêmes à l'instant. — Avez-vous des armes, Curtis?

CURTIS, tirant des revolvers de sa poche.

Impossible de nous procurer des pistolets de tir; nous n'avons que des revolvers.

BILL.

Et que diable voulez-vous qu'on en fasse?... C'est tout justement de quoi tirer sa poudre aux moineaux. Nous ne sommes pas venus pour percer des chapeaux ou brûler des chemises, comme on dit.

GEORGES.

Aussi n'est-ce pas mon intention, monsieur... Ne peut-on charger un pistolet sur deux et tirer à bout portant?

BILL.

Je ne sais ce qu'en pense M. Johnson; mais je n'aime pas un duel où l'on ne peut se défendre.

GEORGES.

Faites donc les conditions vous-même...

JOHNSON.

J'ai apporté ces carabines : monsieur Bessières veut-il que nous nous en servions?

GEORGES.

Soit!

CURTIS.

Permettez! Si vous tirez en même temps, il fait encore assez de jour pour que vous ne vous manquiez ni l'un ni l'autre.

JOHNSON.

Eh bien! que le hasard décide qui de nous tirera le premier!...

CURTIS.

Alors la question se représente dans les mêmes termes que tout à l'heure.

BILL.

Faisons mieux!... (Indiquant la droite.) Voici un bouquet de bois qui

n'a guère plus de cent pas de large; que les adversaires se placent aux deux extrémités, et à un signal convenu, en avant ! Cela leur donnera par-dessus le marché le plaisir de la chasse !

CURTIS.

Vous ne songez pas que M. Bessières ne connaît pas le terrain.

JOHNSON.

Je ne le connais pas plus que lui, car c'est la première fois que je viens de ce côté.

CURTIS, à Georges.

Acceptez-vous?

GEORGES.

C'est entendu.

BILL, prenant la carabine que porte Johnson et la présentant à Curtis avec la sienne.

Choisissez, monsieur !...

CURTIS, prenant une des carabines au hasard.

Les armes ne sont pas chargées?...

BILL.

Non ! (Lui donnant des munitions.) Voici de la poudre et des balles... — Restez-vous ici ?

CURTIS.

Soit !...

BILL.

C'est à nous de tourner le bois, monsieur Johnson; dépêchons, car le jour baisse.

CURTIS.

Et le signal?

BILL.

Nous restons à portée de la voix ; je vous avertirai...

CURTIS.

C'est bien !...

(Bill et Johnson sortent par la droite.)

SCÈNE II

CURTIS, GEORGES.

CURTIS.

Mademoiselle Gérard ne sait rien de votre duel?...

(Il charge la carabine.)

GEORGES.

Rien!.. Je lui ai laissé croire que, dans son intérêt même, j'avais renoncé à venger l'outrage qu'elle avait reçu.

CURTIS.

C'est peut-être ce que vous auriez fait de plus sage! car de quelque façon que ce duel tourne, il aura pour elle et pour vous de fâcheuses conséquences; les événements qui se préparent ont surexcité les esprits, et si vous sortez sain et sauf du combat, il ne faudra rien moins que l'intervention de votre consul pour vous sauver des fureurs populaires.

GEORGES.

Quand le sang bout, monsieur Curtis, on ne raisonne pas!... Ce qui me serre le cœur, je l'avoue, c'est la pensée que, loin de la défendre, j'aurai attiré sur elle de nouveaux dangers! — Vous m'avez déjà donné tant de témoignages d'amitié que j'ose vous demander une dernière grâce...

CURTIS.

Parlez!...

GEORGES.

Mon premier soin en quittant le *Selma* a été de retenir une barque pour nous ramener cette nuit même au lac Pontchartrain, par Iberville et le lac Maurepas. Me promettez-vous, si je meurs, de reconduire Cora à l'habitation de son père?...

CURTIS.

Je vous le promets...

GEORGES, lui serrant la main.

Merci!

CURTIS.

Mais qu'est-elle donc venue faire à Iberville?

GEORGES.

Sa mère y est morte!...

CURTIS.

Ah! je comprends.

GEORGES.

Je l'ai laissée se dirigeant avec Toby vers les cases de la plantation Kraig. A dix heures elle sera de retour au débarcadère, où la barque nous attend.

CURTIS.

C'est bien!...

BILL. (On entend sa voix dans l'éloignement.)

Garde à vous!...

CURTIS, donnant la carabine à Georges.

Voici votre arme!... Johnson est mon parent, monsieur Bessières, et je vois en vous un ami! Je ne puis faire de vœux ni pour lui ni pour vous! A la grâce de Dieu!...

(Georges, après avoir serré la main de Curtis, s'éloigne et disparaît par le sentier qui conduit dans le bois.)

SCÈNE III

CURTIS, seul.

Eh bien! Curtis? — pour qui trembles-tu? — Voilà deux hommes dont l'un, cédant aux plus nobles élans de son cœur, défend une cause qui n'est pas la sienne; dont l'autre, bon et pitoyable pour tous ceux de sa couleur, n'est pas capable d'un sentiment de justice pour le reste de l'humanité!... Et ces deux hommes qui, sur une terre libre, se tendraient la main, vont s'égorger! et tous deux croient également combattre pour la dignité de l'espèce humaine!... O fière Amérique qui te proclames un pays de liberté et d'égalité, sont-ce là tes derniers arguments? Avec les blancs le duel, avec les noirs le gibet!

Chœur de nègres dans l'éloignement.

La nuit sereine
Remplace le soleil,
Et nous ramène
La paix et le sommeil!

CURTIS.

Voici les nègres de M. Kraig qui regagnent leurs cases en chantant, preuve évidente qu'ils sont heureux!... Comment ne le seraient-ils pas?... Deux pantalons et une paire de souliers par an, tout juste assez de nourriture pour ne pas mourir de faim et le fouet à discrétion, n'est-ce pas le plus haut degré de la félicité humaine?

(Il va et vient avec agitation.)

Une voix.

Mon petit négrillon de Guinée est venu;
Dans ma cabane il se repose!
Hélas! l'enfant portait, pour être reconnu,
Une veste couleur de rose!...

CURTIS, *écoutant.*

Rien encore!... Si je tournais le bois?... Je risque d'attraper une balle perdue, mais je ne puis tenir en place.

(Il s'éloigne par la droite.)

Le chœur des nègres.

La nuit sereine
Remplace le soleil,
Et nous ramène
La paix et le sommeil!

(Les voix se perdent dans l'éloignement. — Cora et Toby entrent en scène par la gauche.)

SCÈNE IV

CORA, TOBY, puis CURTIS et JOHNSON.

TOBY.

Oui, maîtresse, cette chanson que vous venez d'entendre, elle vous la chantait quelquefois pour vous endormir.

CORA, *se parlant à elle-même.*

Georges avait promis de nous rejoindre : pourquoi n'est-il pas venu?

TOBY.

Le jeune maître aura eu quelque peine à trouver une barque peut-être! Vous venez de voir la case où votre mère a vécu deux mois, maîtresse. — (Regardant autour de lui.) Ce doit être ici qu'elle repose.

CORA.

Ne m'as tu pas dit que tu avais planté une croix sur sa tombe?

TOBY.

Oui, un jour que j'avais accompagné mon maître chez M. Johnson; le temps aura tout détruit. — Mais je me rappelle qu'avec le couteau même dont elle s'était frappée j'ai fait une entaille profonde dans l'arbre le plus voisin.

(Il examine les arbres l'un après l'autre.)

CORA, *à part.*

Je n'aurais pas dû le quitter!

TOBY, s'arrêtant près de la butte de gazon, devant un arbre où l'on remarque une entaille en forme de croix.

Tenez! c'est ici!...

CORA.

O ma mère! pardonne-moi de penser à lui, quand je ne devrais penser qu'à toi!... (Elle s'agenouille près de la butte de gazon. — Toby s'agenouille un peu plus loin.) Mon Dieu! votre miséricorde doit s'étendre sur les esclaves comme sur les enfants! car leurs fautes ne viennent pas de leur volonté, mais de leur ignorance ou de leur servitude!... Ce n'est donc pas pour ma mère que j'implore votre miséricorde, mais pour celui qui, devant vous, est responsable de ses fautes!... O mère chérie! n'est-ce pas que je dois demander à Dieu de pardonner à mon père? n'est-ce pas que je dois lui pardonner? Je n'ai plus dans le cœur de place pour la haine!... je ne puis plus maudire!... — O ma mère!... Georges m'aime! (On entend un coup de feu dans le bois. — Cora et Toby se relèvent.) Toby!... qu'est-ce que cela? (Prêtant l'oreille.) Ecoute!... on vient!... (Curtis entre rapidement en scène.) M. Curtis!...

CURTIS.

Vous, mademoiselle!...

CORA.

Quel est ce coup de feu?

CURTIS.

Mais... quelque chasseur, sans doute!...

(Second coup de feu.)

CORA.

Non!... Georges se bat!...

(Johnson, sa carabine à la main, paraît dans le sentier. Il marche à reculons.)

JOHNSON.

Je dois l'avoir atteint!...

CORA.

Ah!... Toby!... cours!...

(Johnson se retourne et entre en scène. — Toby s'élance dans le bois. — Curtis soutient Cora et la fait asseoir à moitié évanouie sur un quartier de roc, au pied d'un arbre.)

SCÈNE V

JOHNSON, CURTIS, CORA, puis BILL, TOBY et GEORGES.

CURTIS, soutenant la tête de Cora.

Pauvre enfant!

JOHNSON.

Elle ici !... Pardieu ! elle mérite à tous les égards votre sympathie, Curtis! car, j'avais oublié de vous le dire, elle m'a chassé de chez elle !

CURTIS.

Vous ?

JOHNSON.

Oui ; pour me punir de l'avoir trouvée jolie !

CURTIS.

Johnson ! vous vous rappelez sans doute la clause de notre contrat qui prévoit le cas où l'un de nous romprait l'association ?

JOHNSON.

Oui.

CURTIS.

A partir de ce jour, je ne suis plus votre associé.

JOHNSON.

Prenez garde ! vous y perdrez la moitié de votre patrimoine.

CURTIS.

Il me restera assez pour aller vivre loin d'un pays que je renie pour le mien ! Quant à votre sœur, vous pouvez lui dire que je lui rends sa liberté !

JOHNSON.

C'est inutile, car elle l'a reprise ! (Curtis le regarde avec étonnement.) Lucy osait aimer le même homme que mademoiselle Cora : comprenez-vous ?

CURTIS.

Ah ! vraiment ?... Eh bien ! tant mieux pour elle ! son amour l'excuse, au moins !...

CORA, revenant à elle.

Georges !...

(Bill et Toby entrent en scène, portant Georges évanoui, les jambes appuyées sur le canon de la carabine tenue par Bill. Ils le déposent à terre; Toby lui soutient la tête.)

JOHNSON, à Bill.

Eh bien ?...

BILL.

La balle a pénétré entre les côtes ; je le crois perdu.

CORA, se relevant et courant s'agenouiller près de Georges.

Ah ! Georges !... mort !... mort pour moi !

TOBY.

Il respire encore, maîtresse! nous pourrons peut-être le sauver!...

CURTIS.

Voulez-vous le conduire à l'habitation de votre père, mademoiselle?... je vous accompagnerai.

CORA, se retournant vers Curtis et lui serrant la main.

Ah! monsieur Curtis!...

JOHNSON, à part.

Elle est vraiment belle!...

CURTIS.

Cent dollars pour vous, monsieur Bill, si vous voulez être du voyage.

BILL.

Cent dollars! je suis à vos ordres! Avez-vous une barque?

CURTIS.

Oui. (Prenant la place de Toby auprès du blessé.) Toi, Toby, cherche des branches pour nous faire un brancard.

TOBY.

Oui, maître.

(Il ramasse des branches sous les arbres.)

BILL, à Johnson.

Vous m'excuserez auprès de M. Kraig, n'est-ce pas?

(Il lui rend sa carabine; Johnson la met avec l'autre sur son épaule.)

JOHNSON.

Soyez tranquille! Adieu, Curtis!...

CURTIS.

Adieu!...

(Johnson s'éloigne. — La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Chez Gérard. — Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CURTIS, GEORGES.

(Curtis sort du pavillon. — Georges le suit.)

GEORGES.

Ainsi vous me faites vos adieux, mon cher Curtis ?

CURTIS.

Dans trois jours, j'aurais quitté la Nouvelle-Orléans; aussi bien le séjour m'en deviendrait impossible; les deux mois qui viennent de s'écouler ont aggravé la situation; depuis notre rupture avec les États libres, il n'y a pas d'iniquités dont notre malheureuse Louisiane ne soit le théâtre. Le rôle que j'ai joué dans votre duel avec Johnson m'a mis au ban de l'opinion publique, et je m'étonne de n'avoir pas encore été emplumé, sinon brûlé vif, pour la plus grande édification des abolitionistes. En vous quittant, mon cher Georges, je vous recommande une extrême prudence, et je ne serai tranquille que quand vous m'aurez rejoint à New-York, où je vais vous attendre.

GEORGES.

Vous m'y reverrez avec M. Gérard et sa fille. Je voulais partir avant eux, dans la crainte que ma présence ne fût pour mon hôte un danger de plus; mais il m'a si vivement exprimé le désir de me voir rester près de lui, que j'ai dû céder à son insistance.

CURTIS, souriant.

Et, sans doute, une autre personne a joint ses prières à celles de M. Gérard, n'est-ce pas?

GEORGES.

Oui! une personne qui sera ma femme, mon cher Curtis. Je l'aimais avant le jour où je me suis battu pour elle; les soins

qu'elle m'a prodigués depuis ont ajouté à mon amour une éternelle reconnaissance. Ce n'est plus seulement sa beauté que j'aime, mais cette âme charmante qui s'est révélée à moi tout entière.

CURTIS.

Heureux homme!... vous marchez, comme Alexandre, de conquête en conquête! Assurément je trouve cela fort légitime; mais enfin il ne faudrait pas abuser de vos avantages: est-ce que vous avez un philtre pour vous faire aimer? Vous me ferez plaisir de m'en indiquer la recette.

GEORGES, riant.

A quel propos ces plaisanteries, et de quelles conquêtes parlez-vous?

CURTIS.

Au fait je puis vous le dire, et même je dois vous le dire, puisque cette confidence peut atténuer à vos yeux les torts de miss Johnson... Tandis que je me croyais déjà dans la réalité du mariage, ma chère cousine se bâtissait un petit roman dont le héros était un jeune ingénieur français de votre connaissance.

GEORGES.

Parlez-vous sérieusement?...

CURTIS.

Très-sérieusement! les sentiments de Lucy à votre égard vous expliquent le mouvement de colère qui a été cause de votre malheureux duel.

GEORGES.

Croyez, mon cher Curtis, que je suis confus du rôle absurde que cela me fait jouer vis-à-vis de vous; ce qui me console du moins, c'est que votre cœur, autant que je puis me rappeler vos propres paroles, n'était pas intéressé dans la question.

CURTIS.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe, mon cher ami!

GEORGES.

Comment?

CURTIS.

Oui! sous mon apparence railleuse et froide, il paraît que j'ai le cœur plus chaud que je me l'avouais à moi-même; je m'étais habitué à cette nature fantasque, d'où la nonchalance n'exclue pas l'énergie, capable d'une grande action aussi bien que d'une mauvaise, et à qui l'ardeur des extrêmes,

comme chez toutes nos créoles, rend la modération impossible. Enfin ! que vous dirai-je !... je la regrette !...

GEORGES.

Tout rapprochement est-il impossible ?

CURTIS.

A quoi bon, puisqu'elle ne m'aime pas ! D'ailleurs, vous le savez, j'ai rompu avec Johnson ; il n'y a plus à y penser ! (Tendant la main à Georges.) Mon intention, en vous parlant d'elle, a été seulement de vous rendre plus indulgent pour une faute dont vous avez été la cause involontaire.

SCÈNE II

GEORGES, CURTIS, BILL, puis TOBY.

BILL, entrant en scène par l'escalier du fond. Il est à moitié gris.

Oui ! je lui parlerai ! nous verrons, mille diables !... (Apercevant Curtis et Georges.) Bonjour ! — Où est M. Gérard ? il faut que je lui parle !...

GEORGES.

Il s'est absenté ce matin pour aller en ville.

BILL.

Je vous dis qu'il faut que je lui parle !...

CURTIS.

Qu'avez-vous, monsieur Bill ? Vous ne paraissez pas de sang-froid ?

BILL.

Ce que j'ai ?... J'ai que votre ami Kraig est un fier coquin !...

CURTIS.

Pardon, monsieur Bill ! mais vous vous méprenez ! M. Kraig n'est pas mon ami !

BILL, lui serrant la main.

Alors, vous êtes un brave ! — Savez-vous ce qu'il m'a dit, à moi ? — Que j'étais un homme de sac et de corde !... Oui, de corde pour te pendre, vieux scélérat !... Ah ! l'on ne me croira pas !... Eh bien ! je connais le moyen de me faire croire, moi ! — Où est M. Gérard ?...

CURTIS.

M. Bessières vous a déjà dit qu'il était à la Nouvelle-Orléans !

BILL.

A la Nouvelle-Orléans?

GEORGES.

Il doit en revenir ce matin même.

BILL.

C'est bon!... Je vais prendre patience dans un lunch que j'ai aperçu aux environs; mais je reviendrai, parce qu'il faut que je lui parle, entendez-vous? — Le diable ne m'en empêchera pas!

GEORGES.

Je ne manquerai pas de lui dire combien vous tenez à le voir.

BILL, *regardant Georges.*

Tiens! c'est vous! Je vous croyais mort.. enchanté de vous revoir!... Kraig n'est pas non plus de vos amis, n'est-ce pas?... Soyez tranquille!... je lui prépare un coup de barre auquel il ne s'attend pas!... Pour cent misérables dollars, monsieur! Me refuser cent dollars, à moi! quand d'un mot... — oui, j'en ai dépensé mille... Eh bien! est-ce qu'il n'y a plus de wiskey ni de banques de faro à la Nouvelle-Orléans?...

GEORGES, *bas à Curtis.*

Que peut-il avoir à dire à M. Gérard?...

CURTIS, *bas.*

Je ne sais, mais tout ce qui concerne Kraig est bon à entendre. (*Serrant la main de Georges.*) Adieu! mon cher Georges, et à bientôt.

BILL.

Vous partez? c'est bon! je vais avec vous!... (*Se retournant vers Georges.*) Mais il faut que je lui parle, vous entendez?

GEORGES.

C'est convenu!

BILL, *en s'éloignant avec Curtis.*

Voulez-vous que je vous dise, monsieur Curtis? J'ai toujours soupçonné ce Kraig d'être un abolitioniste!

CURTIS.

Vous allez trop loin, monsieur Bill!

BILL.

Non! il en est capable! (*S'arrêtant devant Toby qui entre en scène et lui montrant le poing.*) Tenez!... s'il était de cette couleur-là seulement!... je l'achèterais!...

(*Curtis fait à Georges un dernier signe d'adieu et descend l'escalier du fond. — Bill le suit en faisant le geste de bâtonner quelqu'un.*)

SCÈNE III

GEORGES, TOBY, puis GÉRARD.

TOBY.

Le jeune maître va-t-il bien?

GEORGES.

Très-bien! cher docteur!... Grâce à toi, et aussi grâce à ta maîtresse, me voilà du nombre des vivants! Mais tu n'as pas ton air accoutumé! Qu'y a-t-il?

TOBY.

Une tourterelle s'est posée ce matin sur le toit de la maison.

GEORGES.

Eh bien?

TOBY.

J'ai pris une fronde pour la chasser, mais ma pierre ne l'a pas atteinte et elle est revenue!

GEORGES.

La chasser? pourquoi?

TOBY.

Le jeune maître ne sait donc pas que la tourterelle est un oiseau de mauvais présage, et que le malheur s'abat avec elle sur une maison (1)?...

GEORGES.

Comment! Toby! tu crois à cela?

TOBY.

N'en riez pas! j'ai vu nos cases incendiées parce qu'on y avait souffert la présence de ces maudits oiseaux.

GEORGES.

Tu te trompes, te dis-je!... la tourterelle est l'oiseau de l'amour, et c'est pourquoi celle-ci s'est posée sur la maison de Cora! (Toby secoue la tête d'un air d'incrédulité.) Mais je n'ai pas encore vu ta maîtresse ce matin : est-elle descendue au jardin?

TOBY.

Je viens de l'apercevoir au détour d'une allée. Elle pleurait.

(1) X. Eyma.

GEORGES.

Elle pleurait?

TOBY.

M. Gérard est fier! Depuis deux mois qu'a eu lieu la scène terrible que je vous ai racontée, il n'a pas adressé la parole à sa fille!

GEORGES.

Oui; je crains en effet que sa blessure ne soit plus difficile à guérir que la mienne.

TOBY.

Un mot suffirait peut-être; mais qui le dira?

GEORGES.

Laissons faire au temps, Toby; il est des liens qui ne peuvent pas se briser.

TOBY.

Oui!... mon maître ne peut vous donner sa fille sans la bénir! Hélas! monsieur Georges, je ne serai pas là pour joindre mes bénédictions aux siennes!

GEORGES.

Pourquoi? Je te rachèterai s'il le faut, Toby; mais notre bonheur ne serait pas complet si tu ne le partageais pas avec nous.

(Il lui prend la main.)

TOBY, baisant la main de Georges.

Oh! merci, monsieur Georges! Voir ma jeune maîtresse jusqu'à mon dernier jour... c'eût été le ciel!... Mais... je reste!

GEORGES.

Pourquoi?

TOBY.

J'ai un projet!

GEORGES.

Que veux-tu dire?

TOBY.

Un projet que je n'ai pu accomplir, mais qui s'accomplira!

GEORGES.

Il faut que tu y tiennes plus qu'à ta vie, pour refuser de suivre ta maîtresse!

TOBY.

Oui, plus qu'à ma vie!

GEORGES, à part.

C'est étrange!

(Gérard entre rapidement par le second plan à gauche. Il va à Georges et lui donne la main.)

GÉRARD.

Bonjour, monsieur Bessières! Vous connaissez votre consul, je crois?

GEORGES.

Oui, monsieur. — Pourquoi?

GÉRARD.

Attelle les chevaux à la voiture, Toby! et hâte-toi! (Toby le regarde avec étonnement. — Gérard lui frappe doucement sur l'épaule.) Hâte-toi, mon cher Toby, il y va du bonheur de ma fille!

(Toby s'éloigne sans répondre et sort par l'escalier du fond.

SCÈNE IV

GEORGES, GÉRARD.

GEORGES.

Qu'arrive-t-il, monsieur?

GÉRARD.

Je suis menacé dans ma vie et dans ma fortune, monsieur Bessières! Tout à l'heure, dans la rue de Conti, j'ai failli être massacré; ce soir, je serai peut-être en faillite. Le paquebot de New-York ne m'a pas apporté ce que j'attendais. Le télégraphe nous peut annoncer d'un moment à l'autre un désastre dont je serai la première victime. Je reste jusqu'au bout pour lutter contre la mauvaise fortune; mais je dois rester seul. Persistez-vous à me demander la main de ma fille, monsieur?

GEORGES.

J'espère que vous n'en doutez pas?

GÉRARD.

Oui, vous êtes un homme d'honneur! c'est à cet honneur que je la confie; car il faut que vous partiez avec elle! Quand il ne suffirait pas pour l'exposer aux violences d'une population furieuse qu'elle fût de sang mêlé, sa condition d'esclave... Ce mot ne vous cause pas plus d'horreur qu'à moi, monsieur! Mais vous savez sans doute que les enfants suivent la condition de leurs mères; sa condition d'esclave, dis-je, l'exposerait à des dangers plus grands encore.

GEORGES.

Ne peut-elle justifier par une possession de dix ans qu'elle a vécu dans un pays libre?

GÉRARD.

Jurisprudence tombée en désuétude et que la cour suprême de la Louisiane ne ratifierait pas aujourd'hui (1)?

GEORGES.

Alors pourquoi ne pas l'affranchir!

GÉRARD.

L'affranchir! — Est-ce que la loi me le permet? — Je ne puis l'affranchir avant qu'elle ait atteint l'âge de trente ans, à moins de faire approuver mes motifs par le juge de la paroisse et les trois quarts au moins des jurés! — Croyez-vous que ces motifs fussent approuvés (2)? Dans un temps où les passions n'étaient pas excitées comme aujourd'hui, la qualité d'enfant unique n'a pas été jugée un titre suffisant à l'émancipation (3). — Vous frémissez de voir l'amour paternel impuissant devant les entraves que la loi lui impose!... Eh bien! cette loi même est dépassée, et l'affranchissement de Cora ne lui serait pas une sauvegarde. — Il y a deux ans, au mépris des traités internationaux, on lançait deux prises de corps contre votre consul pour avoir recueilli chez lui un nègre, matelot français, qu'il voulait soustraire à de mauvais traitements (4)! Aujourd'hui on s'empare du noir libre qui pénètre sur notre territoire, et on le vend (5)!

GEORGES.

Que faut-il donc faire, monsieur? Parlez!..

GÉRARD.

Je vous l'ai dit, il faut quitter la Louisiane. Votre mariage ne peut s'accomplir que dans un état libre! car ici vous ne pourriez épouser Cora sans jurer que vous avez du sang africain dans les veines (6)! — Voyez votre consul. Obtenez de lui qu'il vous facilite les moyens de partir sans éveiller l'attention publique, et suppliez-le de donner asile à Cora jusqu'au moment de votre départ. — Si un séjour de quinze années en France est compté pour rien par les autorités louisianaises, au moins lui donne-t-il des droits à la protection du consul. Vous descendrez de voiture aux portes de

(1) Hildreth.

(2) Hildreth. — X. Eyma.

(3) Hildreth.

(4) Malespine.

(5) Malespine.

(6) Mayne-Reid.

la ville, et Cora, couverte d'un voile, pourra vous accompagner sans crainte au consulat. — Je vous laisse le soin de faire part à ma fille de cette résolution. — Vous n'aurez pas de peine à la persuader, je crois, car elle vous aime, et elle n'emportera d'ici aucun regret!...

GEORGES.

Vous la jugez mal, monsieur, et si elle vous a offensé?...

GÉRARD.

De grâce, laissons cela! (Donnant un portefeuille à Georges.) Voici tout l'argent dont je puis disposer! — Ne le refusez pas, car il est pour elle! — Ce que je vous demande, c'est de lui rappeler quelquefois que je l'aimais! Elle sera peut-être plus indulgente pour mon souvenir qu'elle ne l'a été pour moi-même. — Je vais faire porter dans la voiture son chapeau et son manteau de voyage. — Il me tarde de vous savoir partis, et cependant c'est ma vie qui s'en va! — Elle comprendra pourquoi je ne lui fais pas mes adieux! Vous m'écrirez, n'est-ce pas?

(Il serre la main de Georges.)

GEORGES.

Je vous le promets!... Pardon, encore un mot; un certain M. Bill s'est présenté ici à moitié ivre et a demandé instamment à vous parler. — Il doit revenir tout à l'heure.

GÉRARD.

Savez-vous ce qu'il me veut?

GEORGES.

Non; je sais seulement qu'il vociférait contre M. Kraig.

GÉRARD.

Ah!... — C'est bien; je le verrai! — Adieu, Georges! (Embrassant Georges.) Mon fils!.. Aimez-la pour nous deux!... Si plus tard.... — La voici!.. Adieu!

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE V

GEORGES, CORA, puis TOBY.

CORA.

Mon père vous quitte, Georges?

GEORGES.

Oui.

CORA.

Vous êtes tout ému !

GEORGES.

Il vient de me donner de graves nouvelles, Cora ! Mille dangers nous menacent. Il tremble pour vous ! Il exige que nous partions à l'instant même !

CORA.

Sans lui ?

GEORGES.

Sans lui. Il veut lutter jusqu'au bout pour conjurer sa ruine ; mais il ne veut pas vous associer à ses angoisses ni à ses périls. La voiture sera prête dans un instant ; je dois vous conduire au consulat de France, et de là, s'il plaît à Dieu, sur une terre libre où je deviendrai votre époux. — Votre père vous confie à mon honneur, Cora ! me ferez-vous l'injure d'en douter ?

CORA.

Non, Georges ; — mais pourquoi mon père ne m'a-t-il pas parlé à moi-même ? — Voulait-il donc me laisser partir sans m'adresser un mot d'adieu ?

GEORGES.

O Cora ! ne l'accusez pas ! votre père vous aime de toute son âme !

CORA, *vivement.*

Vous le croyez, n'est-ce pas ?

GEORGES.

« C'est ma vie qui s'en va !... » me disait-il en me serrant les mains ; et les larmes étouffaient sa voix.

CORA.

Eh bien ! Georges, que lui avez-vous répondu ?

GEORGES.

Mais... — Ah ! pardonnez-moi, Cora ! — l'amour est égoïste ! — je devine maintenant ce que j'aurais dû lui répondre.

CORA.

Mon père ne veut pas m'associer à ses angoisses ni à ses périls, dites-vous ? Oublie-t-il que c'est pour les partager avec lui que j'ai quitté la France ? — Ne me serai-je armée de courage que pour m'enfuir lâchement au moment suprême ? — Non ! il partira avec nous, ou nous resterons avec lui. Savez-vous pourquoi il refuse de nous suivre, Georges ? Ce n'est pas pour

conjurer sa ruine; car demain, qu'elle s'accomplisse ou non, il sera libre : ce qui le sépare de moi, c'est la pensée que je ne l'aime plus! — Maintenant, je ferai ce que vous m'ordonnerez, mon Georges; me conseillez-vous de l'abandonner?

GEORGES.

Vous êtes un ange, Cora; c'est à moi de vous obéir.

CORA.

Pourquoi alliez-vous chez votre consul?

GEORGES.

Pour aplanir les obstacles qui peuvent entraver notre départ et pour vous confier jusque-là à son hospitalité.

CORA.

Eh bien! il faut y aller, Georges, mais sans moi! — Obtenez notre passage sur un bâtiment français... faites ce que votre sagesse vous conseillera. Je vous promets que nous partirons avec mon père; ce soir vous nous apprendrez le résultat de vos démarches.

GEORGES.

Mais si d'ici à ce soir?...

CORA.

Que craignez-vous? — La campagne est tranquille, et s'il est vrai que je sois vouée à l'exécration publique, la populace de la Nouvelle-Orléans ne viendra pas me chercher jusqu'ici. — D'ailleurs il ne s'agit que d'une séparation de quelques heures; ce soir nous serons réunis pour ne plus nous quitter. — Ne me dites-vous pas vous même que l'appui de votre consul est nécessaire à notre salut?

GEORGES.

Vous avez raison; deux mots à votre père, et je pars.

CORA.

Non! laissez-moi lui parler; je veux que ce bonheur lui vienne de moi.

GEORGES, *lui baisant les mains avec passion.*

Je vous adore!

TOBY, *entrant en scène.*

La voiture est prête! On y a porté votre manteau, maîtresse. — Vous partez donc?...

CORA.

Non; Georges part seul; mais il revient ce soir.

GEORGES.

Je la confie à ton dévouement, Toby!...

TOBY.

Quand je vous le disais, qu'il y avait un malheur dans l'air!

CORA.

Il n'y a pas de malheur, mon cher Toby! tout au plus un nuage qui se dissipera demain. Adieu, mon Georges!...

GEORGES.

Je ne crois pas aux pressentiments, Cora, et cependant j'ai le cœur serré en me séparant de vous...

CORA.

Est-ce à moi de vous donner du courage?

GEORGES.

Adieu, ma bien-aimée...

CORA.

Je veux vous reconduire jusqu'à la voiture...

(Elle prend le bras de Georges et s'éloigne avec lui par l'escalier du fond. — Toby les suit. — Gérard paraît sur le seuil du pavillon.)

SCÈNE VI

GÉRARD, puis CORA.

GÉRARD.

Elle s'éloigne!... Elle part sans jeter même un dernier regard vers cette maison!... Elle se hâte de fuir avec cet homme!... Elle lui appartient!... Ah! l'ingrate! l'ingrate!... Eh bien! ne l'ai-je pas voulu!... N'est-ce pas moi-même qui la lui donne!... désigne-toi, mon cœur!.. Elle est sauvée du moins! .. Le coup qui me menace ne l'atteindra pas! .. (On entend le bruit d'une voiture qui s'éloigne.) Ah! me voilà seul!... C'en est fait!... Cora! mon enfant!... je ne te verrai plus!... (Il se laisse tomber sur une chaise, près de la table, et se cache la tête dans les mains en sanglotant. — Cora reparaît au haut de l'escalier, s'approche doucement de son père et lui passe les bras autour du cou en s'agenouillant devant lui. — Gérard se retourne vivement vers elle, et après un moment de stupeur.) Toi!...

CORA.

Cher père, comment avez-vous pu croire que votre fille consentirait à partir sans vous?...

GÉRARD.

Ah! malheureuse!...

CORA.

Qu'avez-vous? Pourquoi cette épouvante?... Que redoutez-vous pour moi?...

GÉRARD.

Non! rien!... rien!... Ne suis-je pas là!... N'es-tu pas ma fille?... ma Cora bien-aimée!... O Dieu!... c'est donc vrai?... tu me pardonnes?... tu m'aimes?...

CORA.

O mon père! il y a deux mois que je veux me jeter dans vos bras!...

GÉRARD.

Et pourquoi ne l'as-tu pas fait?

CORA.

Je n'osais pas!

GÉRARD.

Mais tu doutais donc de mon cœur! Tu ne comprenais donc pas que je tremblais devant toi, et que ton silence me faisait mourir!... Ah! folle! folle!...

(Il serre Cora dans une étreinte passionnée.)

CORA.

Cher père!... hélas! combien j'ai été coupable envers vous!...

GÉRARD.

Non! ne dis pas cela!... Tu m'as ouvert les yeux, Cora!... j'ai marché dans les ténèbres comme tous ceux qui m'entourent; mais la douleur a fait le jour dans mon âme! L'homme d'autrefois n'existe plus! De ses anciennes croyances une seule est restée, mais plus sainte et plus pure : l'amour qu'il a pour toi! Aujourd'hui, ma fille, nous pouvons unir nos cœurs dans la même prière! Il est un nom que nous ne pouvons prononcer ensemble! .. car ce nom je ne le maudis plus! je ne l'invoque que pour le prendre à témoin de mon repentir! c'est le nom de ta mère!...

CORA.

Ah! vous êtes bon!... je vous aime!...

GÉRARD.

Va! va! me voilà bien payé de ce que j'ai souffert; car je suis trop heureux!... (S'arrêtant tout à coup et se levant comme frappé d'une pensée soudaine. — A part.) Trop heureux!... quand tout à l'heure peut-être!... (Haut.) — Pourquoi Georges est-il parti sans me voir? A quoi bon partir, puisque tu ne l'accompagnais pas!...

CORA.

Ne lui aviez-vous pas conseillé vous-même de voir le consul? Il sera de retour dans quelques heures.

GÉRARD.

Dans quelques heures peut-être il sera trop tard!... Il faut partir à l'instant même; nous attendrons Georges hors de la ville!...

CORA.

Mais, mon père, quel est donc ce danger que vous n'osez me révéler?

GÉRARD.

Ne sais-tu pas que j'ai cent cinquante mille dollars à payer aujourd'hui? Si d'ici à ce soir je ne les ai pas reçus, je serai déclaré insolvable!...

CORA.

Eh bien! est-ce une raison de trembler pour moi?...

GÉRARD.

Pauvre enfant! si tu savais!... — Je te dis qu'il faut fuir sans perdre une minute!...

CORA.

Ecoutez!...

GÉRARD.

C'est Toby!

(Toby entre rapidement en scène par l'escalier du fond; il paraît en proie à une violente agitation.)

SCÈNE VII

GÉRARD, CORA, TOBY.

TOBY.

Maître!...

GÉRARD.

Qu'y a-t-il?

TOBY.

Là!... M. Kraig!... Les gens de loi!

GÉRARD, *serrant Cora dans ses bras.*

Ah! que te disais-je!... (*Indiquant la droite.*) Le passage est encore libre de ce côté peut-être! — Viens!

TOBY.

Non! Ils ont tourné la terrasse!

GÉRARD, indiquant l'escalier du fond.

Et par là?...

TOBY.

Monsieur Kraig!...

GÉRARD.

Mon Dieu! où te cacher?...

CORA.

Vous m'épouvantez, mon père!...

GÉRARD.

Non!... sois calme! reste près de moi! ne dit pas un mot!

SCÈNE VIII

GÉRARD, CORA, TOBY, KRAIG, UN SHÉRIF, QUELQUES AGENTS.

(Kraig paraît au fond, suivi du shérif. — Les agents entrent par la droite.)

GÉRARD.

Je m'attendais à vous voir, monsieur Kraig, mais seul! Me direz-vous pourquoi ces messieurs vous accompagnent?

KRAIG.

Simple mesure de précaution, monsieur Gérard. Vos paroles me donnent l'espoir que ces messieurs n'auront rien à faire ici. Vous n'avez pas oublié sans doute que ce jour est celui de l'échéance fixée entre nous d'un commun accord. M. Johnson m'a donné ses pouvoirs et j'agis en son nom comme au mien. Etes-vous en mesure de nous payer?

GÉRARD.

Le paquebot de New-York ne m'a pas apporté les fonds que j'attendais, monsieur! mais d'ici à ce soir, ils peuvent encore m'arriver par la voie de terre.

KRAIG.

N'est-ce pas la maison Richardson qui doit vous les envoyer?

GÉRARD.

Oui, monsieur.

KRAIG.

En ce cas, j'ai le regret de vous apprendre qu'on a reçu tout à l'heure, à la Nouvelle-Orléans, une dépêche annonçant que la maison Richardson est en faillite.

GÉRARD, portant les mains à son front.

Dieu !...

KRAIG.

Etait-ce là votre unique ressource? (Gérard ne répond pas.) Vous voyez, monsieur Gérard, que la présence de ces messieurs n'était pas inutile. M. le shérif va procéder, avec votre permission, à la saisie et à l'apposition des scellés. (S'adressant au shérif :) N'avez-vous pas un ordre tout préparé pour que la maison de M. Gérard, à la Nouvelle-Orléans, soit l'objet des mêmes mesures.

LE SHÉRIF, tirant un papier de sa poche.

Le voici.

KRAIG.

Il ne faudrait pas perdre une minute, monsieur.

(Le shérif donne le papier à un des agents et lui dit quelques mots à voix basse. — Celui-ci sort rapidement.)

GÉRARD.

Vous êtes homme de précaution, monsieur Kraig.

KRAIG.

Croyez que je suis au désespoir d'en venir à ces extrémités; mais dans votre intérêt même, il importe que ces mesures ne souffrent aucun délai; les scellés seront levés demain à midi, et l'on procédera à la vente judiciaire.

CORA.

Eh bien! pourquoi baisser la tête, mon père? Votre ruine porte-t-elle atteinte à votre honneur?... Acceptons fièrement la pauvreté, et partons!

KRAIG.

J'aurais désiré que votre père vous expliquât pourquoi vous ne pouvez le suivre, mademoiselle; il me laisse là une mission pénible à remplir.

CORA.

Comment, monsieur?

(Elle regarde alternativement Kraig et Gérard.)

GÉRARD, passant devant Cora.

Ma fille est née en France, monsieur Kraig, et doit rester étrangère à tout ceci.

(Cora regarde son père avec étonnement.)

KRAIG.

Votre mémoire est en défaut, monsieur Gérard! Votre fille est née sur cette plantation, de Francilia, votre esclave. M. le shérif en a les preuves entre les mains...

CORA.

Eh bien!... que je sois née en France ou à la Louisiane, qu'importe?...

KRAIG.

Puisque M. Gérard ne veut pas vous éclairer, mademoiselle, c'est à la loi de vous répondre. (Il tire un petit livre de sa poche, l'ouvre et lit :) « Les enfants des esclaves et les petits des animaux appartiennent au propriétaire de la mère ou femelle, par droit d'accession (1). » En d'autres termes, M. Gérard est votre maître avant d'être votre père; vous devenez donc sa propriété ou celle de ses ayants droit.

CORA, à Gérard.

Entendez-vous ce que dit cet homme? Vous vous taisez?... Oh! Dieu! c'est donc vrai?... (A Kraig.) Mais que comptez-vous donc faire de moi, monsieur?...

KRAIG.

Hélas! ma chère enfant, vous vendre avec le reste (2)!...

CORA, se jetant dans les bras de Gérard.

Ah!... mon père!...

TOBY, à part.

La vendre!...

GÉRARD.

Monsieur Kraig!... tout ce que je possède ne suffit-il pas à payer ma dette?. . Pourquoi cette cruauté inutile? craignez-vous que les enchères ne soient insuffisantes? Eh bien! je vous le jure! j'emploierai jusqu'au dernier souffle de ma vie à m'acquitter de ce que je vous dois!... Mais, s'il vous reste un sentiment de pitié dans le cœur, ne m'arrachez pas ma fille!...

KRAIG.

Quand je le voudrais, monsieur, la loi me lie les mains... on doit tout saisir!...

GÉRARD.

Non! non! la crainte d'un conflit avec le consul de France ne peut-elle vous servir de prétexte? Qui vous le reprochera? qui vous en demandera compte?...

(1) Code noir de la Louisiane.

(2) Récit d'un fait identique dans *le Journal des Débats* du 17 mars 1853.

KRAIG.

Je regrette que vous rendiez M. le shérif témoin de pareilles propositions, monsieur! Oubliez-vous qu'avec mes intérêts je représente ici ceux de M. Johnson?...

CORA.

Johnson!... Ah! c'est pour me livrer à lui qu'on veut s'emparer de moi, mon père!...

KRAIG.

Rassurez-vous! la loi exige que les esclaves d'une propriété en faillite soient vendus publiquement (1). Cette vente aura lieu demain. Il ne tient qu'à M. Gérard de vous racheter s'il trouve la somme nécessaire...

CORA, *s'attachant au cou de son père.*

Non!... ne m'abandonnez pas! Je sens que je deviens folle de terreur; souvenez-vous que c'est le bourreau de ma mère!..

GÉRARD, *à demi-voix.*

Tais-toi! malheureuse! ne l'insulte pas!...

KRAIG.

J'espère que vous ne nous mettrez pas dans la nécessité de recourir à la force, monsieur?...

CORA, *baissant la voix en se serrant contre son père.*

Eh bien!... tuez-moi plutôt!... oui, tuez-moi!...

TOBY, *bas à Gérard en tirant un couteau de sa poche.*

Voulez-vous?

GÉRARD, *dans le plus grand égarement.*

Oh! Dieu!... Dieu clément!...

KRAIG, *bas au shérif.*

Il faut en finir, monsieur.

(*Le shérif donne des ordres à ses agents.*)

GÉRARD, *repoussant le couteau que lui offre Toby.*

Non! non!... d'ici à demain peut-être!... je verrai Georges! Nous te sauverons!... je te dis que nous te sauverons!...

(Deux agents se sont approchés de Cora et l'arrachent des bras de Gérard.)

CORA.

Ah! mon père! mon père!...

(Les agents entraînent Cora et disparaissent par la droite. — Gérard tombe accablé sur un banc.)

(1) Mayne-Reid.

KRAIG, à Toby.

Eh bien ! et toi? (Il fait signe à un agent, qui lie les mains de Toby avec une corde. — Au shérif.) Je me charge de les emmener avec les autres esclaves de la plantation! — Vous, monsieur le shérif, veillez à l'apposition des scellés.

(Il sort par la droite avec un des agents et Toby. — Le shérif, suivi de ses derniers agents, entre dans la maison.)

SCÈNE IX

GÉRARD, puis BILL.

GÉRARD, après un moment de silence.

Ils l'entraînent!... Et moi! moi! son père! je ne peux pas la défendre!... (Il se lève.) Voyons!... que faire? — Si je ne pouvais pas la racheter!... Quel prix la vendra-t-on? — O ciel! vendre ma fille!... Je n'ai même plus la force de penser!... — O Francilia! je comprends maintenant ce que tu as souffert quand je t'ai arraché ton enfant!

(Bill paraît au haut de l'escalier. — Il est toujours à moitié ivre.)

BILL.

Ah! vous voilà enfin!... Qu'est-ce qu'on me dit donc, monsieur Gérard?... — que Kraig s'empare de votre plantation pour rentrer dans ses cent mille dollars?...

GÉRARD.

Kraig m'a volé ma fille, que m'importe le reste!...

BILL.

Votre fille!...

GÉRARD.

Oui, on va la vendre... Et si demain je n'ai pas trouvé d'argent... comprenez-vous, Bill? — ma fille aura un maître!...

BILL.

De l'argent?... mais je vous en apporte, moi!...

GÉRARD.

Vous?...

BILL.

Oui, moi!... Bill! — Seulement je ne l'ai pas sur moi!... Vous croyez peut-être que je suis ivre!... non, monsieur Gé-

rard; je sais ce que je dis, morbleu!... Voyons : que me donnerez-vous si je vous rends vos cent mille dollars?

GÉRARD.

Tout ce qui ne me servira pas à racheter ma fille!... oui, tout!...

BILL.

Eh bien! je ne veux rien, vous entendez! — rien que le plaisir de me venger de Kraig! — Vous vous rappelez où votre ami de Marsay est mort, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Oui; dans ma maison de la Nouvelle-Orléans.

BILL.

C'est là que nous allons.

GÉRARD.

Dans quel but?...

BILL.

Vous le saurez!... Venez seulement avec moi!...

GÉRARD.

Mais ma maison m'est fermée, Bill! les scellés ne seront levés que demain à midi!

BILL.

Quels scellés?

GÉRARD.

En nous hâtant, peut-être arriverons-nous encore à temps!...

BILL.

Avez-vous des chevaux?

GÉRARD.

Nous en trouverons au villlage voisin.

BILL.

Marchons!... (Arrêtant Gérard par le bras.) — Vous n'avez peut-être jamais vu la Providence, monsieur Gérard? Eh bien! c'est moi!

(Ils sortent. — La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Chez Johnson, dans sa plantation d'Iberville. — Une galerie ouverte garnie de légères balustrades en bambou. — Deux portes latérales communiquant avec les appartements. — Sur le second plan, sorties latérales conduisant au jardin. — Au fond la vallée du Mississipi. — Il fait nuit. — Une lampe, placée sur une table, éclaire la scène. — La lune éclaire le paysage.

SCÈNE PREMIÈRE

JONHSON, MISTRESS BRADLEY.

(Mistress Bradley est assise près de la table et travaille. — Johnson est appuyé sur la balustrade du fond.)

MISTRESS BRADLEY.

Que regardez-vous donc là, mon neveu?

JOHNSON.

Un brick qu'un des steam-boat du fleuve a remorqué jusqu'ici, et qui est venu jeter l'ancre devant ma plantation.

MISTRESS BRADLEY.

Eh bien! qu'y a-t-il d'extraordinaire?

JOHNSON.

Ce brick ressemble étonnamment à la *Mouette* que commandait Bill quand il était négrier!...

MISTRESS BRADLEY.

Vous le reconnaissez dans la nuit?

JOHNSON, redescendant la scène.

Je l'ai aperçu au coucher du soleil, en allant au-devant de Lucy! — Petite folle! a-t-on idée d'une pareille escapade? — Comment n'est-elle pas encore revenue?

MISTRESS BRADLEY.

Mon Dieu! soyez tranquille! elle reviendra

JOHNSON.

Si je comprends à quel propos vous l'avez laissée partir seule pour la Nouvelle-Orléans !...

MISTRESS BRADLEY.

Je vous l'ai dit, mon cher Williams, à propos de chiffons; Lucy avait des emplettes à faire.

JOHNSON.

Pourquoi ne pas me prévenir?. .

MISTRESS BRADLEY.

Vous savez bien que votre sœur fait tout par coups de tête! — Vous étiez à la chasse; l'idée lui est venue de partir, et elle est partie.

JOHNSON.

Au moins auriez-vous pu l'accompagner....

MISTRESS BRADLEY.

Pourquoi donc? Est-ce que nos jeunes filles américaines ne sont pas accoutumées à courir les grandes routes toutes seules?

JOHNSON.

Vous oubliez que Lucy est à moitié Française et n'est pas encore faite aux mœurs de son pays.

MISTRESS BRADLEY.

Eh bien! elle s'y fera.

JOHNSON.

En vérité, ma tante, vous auriez juré de m'exaspérer que vous ne me répondriez pas autrement.

(Il se promène de long en large avec agitation.)

MISTRESS BRADLEY.

Votre exaspération vous permet-elle de m'éclairer sur deux ou trois points, mon neveu?

JOHNSON.

Je vous écoute.

MISTRESS BRADLEY.

On a saisi chez M. Gérard, n'est-ce pas?

JOHNSON.

Hier.

MISTRESS BRADLEY.

Qu'a-t-on fait des esclaves?

JOHNSON.

On a dû les vendre.

MISTRESS BRADLEY.

Tous?

JOHNSON.

Tous!...

MISTRESS BRADLEY.

Même Cora?...

JOHNSON.

Pourquoi pas?

MISTRESS BRADLEY.

Et c'est M. Kraig qui s'est chargé de cette belle expédition, sans doute?...

JOHNSON.

Lui-même; je l'attends!

MISTRESS BRADLEY.

Eh bien! vous êtes satisfait, j'espère? Trouvez-vous que Lucy soit assez vengée des dédains de M. Bessières?

JOHNSON.

Oh! je vous en prie, ma tante, pas de récriminations!... J'ai montré, Dieu merci! assez de patience avec Curtis pour être dispensé d'une nouvelle épreuve!...

MISTRESS BRADLEY, *se levant.*

Je ne vous en dispense pourtant pas, mon neveu; mais j'ai médité des arguments auxquels n'a pas songé Curtis.

SCÈNE II

JOHNSON, MISTRESS BRADLEY, KRAIG, TOBY.

KRAIG, *entrant en scène par le second plan à gauche et poussant Toby devant lui.*

Pourquoi m'as-tu suivi, drôle? T'en avais-je donné l'ordre?

TOBY.

Maître, je croyais...

KRAIG.

Silence... — Pardon, monsieur Johnson. (*Saluant mistress Bradley.*) Madame...

JOHNSON.

Je vous attendais avec impatience, monsieur Kraig.

KRAIG.

Je n'ai pas perdu une minute; mais ce n'est pas une petite affaire de conduire vingt à trente têtes de ce bétail-là. (Il montre Toby.) J'ai pris ce qu'il y avait de mieux dans la plantation Gérard; je crois que vous en serez satisfait; quant à celui-ci, je l'ai acheté pour moi. (Faisant plier le bras de Toby.) Il est encore assez robuste : qu'en dites-vous?

JOHNSON.

Vous coûte-t-il cher?

KRAIG.

Non. Il paraît qu'il s'entend aux chevaux. J'en ferai l'essai ce soir même, car j'attends ma voiture. (A Toby.) Dès qu'elle sera arrivée tu viendras me prévenir. Tu entends?

TOBY.

Oui, maître!

KRAIG.

Va!... et une autre fois ne t'avise pas de me suivre sans que je te le dise!

(Toby baisse la tête et sort par le second plan à gauche.)

MISTRESS BRADLEY.

Je vous laisse à vos affaires, messieurs; je suis curieuse de voir l'heureux troupeau dont monsieur Kraig a bien voulu se faire le pasteur.

(Elle sort du même côté que Toby.)

SCÈNE III

JOHNSON, KRAIG.

JOHNSON.

Eh bien! et Cora?...

KRAIG, indiquant la porte de gauche.

Elle est là!... Je l'ai fait entrer par le vestibule et j'ai fermé la porte.

JOHNSON.

Bien!

KRAIG.

Maintenant, monsieur Johnson, je vous prie de vous souvenir que vous m'aviez donné mission de l'acheter à tout prix.

JOHNSON.

Je ne l'ai pas oublié.

KRAIG.

C'est que ce prix a atteint un chiffre si extraordinaire qu'il vous fera peut-être regretter votre résolution.

JOHNSON.

Non, monsieur Kraig; quel qu'il soit, je suis assez riche pour me payer une fantaisie qui satisfait à la fois mon orgueil et... peut-être un autre sentiment; car, je ne vous le cache pas, cette Cora m'a paru charmante. — Mais quel est ce prix, enfin?

KRAIG.

Il dépassera toutes vos prévisions.

JOHNSON.

Ah!... de grâce!...

KRAIG.

Eh bien! Cora vous coûte justement la somme que vous devait son père!...

JOHNSON.

Cinquante mille dollars?

KRAIG.

Tout autant.

JOHNSON.

Il est vrai que je ne m'attendais pas à ce chiffre exorbitant. — Mais qui donc enchérissait?

KRAIG.

Votre cousin Curtis.

JOHNSON.

Ah! fort bien!

KRAIG.

C'est grâce à lui que le produit de la vente couvrira les dettes, car le reste a été donné pour rien. Mais ce que vous n'imaginez pas, c'est l'aspect de la Rotonde pendant l'enchère, et l'immense rumeur qui a couru dans la foule quand le bruit sec du marteau a retenti sur l'appui de la tribune! Franchement, j'en étais ému moi-même! Il me semblait que j'avais fait le marché pour mon compte.

JOHNSON.

Et M. Gérard? était-il présent?

KRAIG.

Non; on l'a seulement aperçu dans sa maison aussitôt après la levée des scellés. — Mais hier!... ne voulait-il pas garder

Cora? Une fille qui vaut cinquante mille dollars!... autant dire qu'on ne veut pas payer ses dettes!... Je craignais, je l'avoue, de rencontrer M. Bessières! mais il paraît qu'il était au consulat de France; je crois qu'il fera bien d'en prendre son parti. — Voulez-vous la voir?...

JOHNSON.

Dans quel état d'esprit se trouve-t-elle?

KRAIG.

Oh! vous savez!... le manque d'habitude!... Au reste, vous en jugerez! (Il va à la porte de gauche et l'ouvre.) Approchez, ma belle enfant! on veut vous parler!...

SCÈNE IV

KRAIG, JOHNSON, CORA.

(Cora entre en scène, les mains liées par une corde; elle s'arrête en voyant Johnson.)

JOHNSON.

Ah! fi! monsieur Kraig!... Pourquoi lui lier les mains?...

KRAIG.

Permettez! je pouvais craindre un acte de désespoir, et j'étais responsable!

JOHNSON, allant à Cora et lui déliant les mains.

C'est trop de prudence!

KRAIG.

Vous oubliez que sa mère s'est tuée, monsieur Johnson; et sa mère ne me coûtait que mille dollars!

JOHNSON, avec impatience, en jetant la corde sur une chaise.

C'est bien!

KRAIG.

Voulez-vous prendre livraison de vos autres esclaves?

JOHNSON.

Rendez-moi le service de leur trouver d'abord un gîte pour la nuit; car il est trop tard pour les envoyer aux cases; j'irai vous rejoindre, et nous réglerons nos comptes.

KRAIG.

Je vous attends.

(Il sort par le second plan à gauche.)

SCÈNE V

JOHNSON, CORA, puis LUCY.

JOHNSON.

M. Kraig aurait dû comprendre qu'avec une personne comme vous, Cora, il devait en user autrement. — Je vous prie de ne pas me rendre solidaire de ses brutalités. (Il fait signe à Cora de s'asseoir ; celle-ci lui jette un regard dédaigneux et reste immobile.) Vous souvient-il du jour où je vous demandais comme une grâce d'écrire certain mot d'espoir sur les pétales d'une fleur de magnolier? Si vous vous en souvenez, vous n'avez pas oublié non plus ce que je vous offrais en retour? — Eh bien! ma chère Cora, vous voyez que ce n'était pas de vaines paroles! — Le prix que vous me coûtez paye la dette de votre père; — je le donne avec joie si vous voulez bien y voir le témoignage d'un sentiment qui ne mérite pas tout à fait votre haine!

(Il veut prendre la main de Cora, qui la retire.)

CORA.

Le sang de M. Bessières ne suffit-il pas à votre vengeance, monsieur Johnson, sans qu'il vous faille encore ma honte?...

JOHNSON.

Vous vous méprenez, je vous le jure; — en me chassant de chez vous, il est vrai, vous m'avez fait une insulte dont les gens de couleur ne se rendent pas impunément coupables vis-à-vis des blancs!... Mais votre beauté m'a fait oublier votre injure; je ne me souviens plus que de l'impression charmante que vous avez tout d'abord produite sur moi; et aujourd'hui que je vous revois, Cora, je sens que cette impression était plus profonde que je ne me l'étais avoué à moi-même.

CORA.

Vous pourriez exprimer votre pensée plus crûment, monsieur; je dois vous rendre grâce d'employer un langage inaccoutumé sans doute dans la bouche d'un maître.

JOHNSON.

Eh! de grâce! ma chère Cora!... ne parlons ni de maître ni d'esclave!... que ces mots ne soient plus prononcés entre nous! Ce n'est pas des droits d'un maître que je voudrais tenir mon bonheur, mais de ceux d'un amant.

(Il veut de nouveau prendre la main de Cora, qui la retire et recule d'un pas.)

CORA.

Vous oubliez que j'aime M. Bessières!...

JOHNSON.

Je ne l'oublie pas, mais je voudrais vous faire comprendre que c'est à vous de l'oublier!... — Voyons, Cora! — réfléchissez! — M. Bessières n'est plus rien pour vous!... — A quoi bon vous bercer d'un rêve qui ne peut plus se réaliser? — Je vous l'ai dit, ce n'est pas en maître que je vous parle, et les rigueurs de l'esclavage ne sont pas pour vous! — Permettez-moi seulement de vous aimer, et vous ne vous apercevrez pas que vous avez changé d'existence! — Le voisinage de ma sœur blesse votre fierté peut-être?... Eh bien! c'est à la Nouvelle-Orléans que je vous conduirai; loin de servir, c'est vous qui serez servie; vos désirs seront des ordres; toute mon ambition...

CORA.

N'insistez pas, monsieur Johnson! — En écoutant vos propositions, j'aurais l'air de les accepter.

JOHNSON.

Vous reconnaissez mal mes bontés, Cora. Songez-vous que ce que vous refusez à mes prières, je puis l'exiger de votre obéissance?

CORA.

A la bonne heure, monsieur! apprenez-moi les devoirs de l'esclave! car je les ignore!...

JOHNSON.

Ces devoirs se résument en un seul, Cora!... une obéissance absolue, sans restriction ni examen; une soumission aveugle à tous les ordres qui émanent du maître (1)! Mais de grâce, ma chère, laissons ces enfantillages! ne vous armez pas d'une dignité qui n'est plus de saison, et ne me forcez pas de recourir à des menaces qui répugnent à ma tendresse.

(Il veut enlacer Cora dans ses bras. Celle-ci recule d'un pas.)

CORA.

Votre tendresse ou vos menaces, monsieur, m'inspirent un égal mépris!

JOHNSON.

Ah! pardieu! c'est trop fort!... et puisqu'on ne répond à ma patience que par d'insolentes bravades...

(Il s'avance vers Cora.)

(1) Code noir de la Louisiane.

CORA, saisissant la corde dont ses mains étaient liées.

Si vous faites un pas de plus, monsieur, c'est moi qui vous infligerai le châtiment de l'esclave, en vous frappant de cette corde au visage !

JOHNSON.

Tu oses lever la main sur ton maître !...

CORA.

Oui, je l'ose !... car il est un refuge où votre vengeance ne peut m'atteindre, la mort !...

(Lucy entre en scène par la porte de droite et s'arrête. — Johnson, pâle de rage, se retourne vers elle.)

JOHNSON.

Ah ! c'est toi, Lucy !... voilà une esclave que je viens d'acheter ! la reconnais-tu ?... — Je te la donne pour femme de chambre !...

(Il jette un regard de défi à Cora et sort.)

SCÈNE VI

CORA, LUCY, puis GEORGES.

(Cora, haletante, rejette la corde à terre et demeure immobile, les bras croisés, sans regarder Lucy. — Celle-ci, après avoir suivi Johnson des yeux, s'approche lentement de Cora, tombe à genoux devant elle et lui saisit les deux mains.)

LUCY, en sanglotant.

Cora !... veux-tu me pardonner ?...

CORA, après un moment de stupeur et se penchant vers Lucy.

Oh ! Lucy !... mon amie !... ma sœur !...

(Elle relève Lucy ; les deux jeunes filles pleurent en silence, serrées dans les bras l'une de l'autre.)

LUCY.

Cora !... voyons !... ne pleure plus ! (Elle la fait asseoir, et s'assied près d'elle.) Pauvre chère Cora !... Je t'ai fait bien du mal ! mais tu le sais peut-être (baissant la voix), je l'aimais ! Ne crains rien, va ! c'est toi qu'il adore !... Mais tu me permettras bien de l'aimer comme un frère, n'est-ce pas ? Je t'en prie, ne pleure plus !

CORA.

Si !... laisse-moi pleurer !... Depuis hier, je ne trouvais plus

de larmes!... Tu ne sais pas ce que j'ai souffert!... Oh! Dieu!... comprends-tu? séparée de mon père! Vendue!... vendue!

(Elle se cache la tête entre les mains.)

LUCY.

Ecoute! Maintenant, il faut oublier tout cela!... je veillais sur toi; j'avais voulu te perdre, c'était à moi de te sauver. J'ai vu Georges! — Ne m'interromps pas, garde ton sang-froid; car nous en avons besoin! Tout est prêt pour ta fuite: tu seras libre, entends-tu? tu seras sa femme!... Oui! je l'ai juré!...

CORA.

O bon ange!... ne me promets pas un tel bonheur! car s'il fallait y renoncer, j'en mourrais!

LUCY.

Je ne te le promets pas, Cora!... je te le donne! Veux-tu voir ton Georges, dis? (Indiquant la porte de droite.) Il est là.

CORA, se levant.

Dieu!

LUCY, voyant la porte s'ouvrir, et se levant.

Tiens!... n'est-ce pas lui?...

(Georges entre en scène; Cora se précipite dans ses bras.)

CORA.

Ah!...

GEORGES.

Cora!

CORA, se dégageant doucement de l'étreinte de Georges et lui montrant Lucy.

C'est elle qui vous rend à moi, Georges!...

LUCY, saisissant la main que lui tend Cora et souriant.

Va!... Tu peux oublier que je suis là!... Je suis heureuse!... Mais nous n'avons pas un moment à perdre!... Viens!...

CORA.

Et mon père?

LUCY.

Il nous a été impossible de le prévenir; mais sois sans inquiétude, je sais que Curtis était avec lui. Je lui annoncerai ta fuite, et il te rejoindra.

CORA.

Encore un mot! Je laisse ici un vieux serviteur, Toby.....

GEORGES.

Je viens de lui parler; il refuse de nous suivre!...

CORA.

Pourquoi?

GEORGES.

Je l'ignore. (Remettant à Cora l'anneau d'argent que Toby portait au doigt.) Il m'a remis pour vous cet anneau, et il a disparu sous les arbres.

CORA, prenant l'anneau.

Cet anneau! Mais il avait juré de le garder jusqu'à la mort!

LUCY.

Ce Toby n'a-t-il pas été acheté par M. Kraig?

CORA.

Oui.

LUCY.

Ne crains rien pour lui! je le rachèterai!

SCÈNE VII

CORA, LUCY, GEORGES, MISTRESS BRADLEY.

MISTRESS BRADLEY, entrant par le second plan à gauche.

Hâtez-vous! Williams et M. Kraig seront ici dans un instant.

LUCY, à Cora.

Tiens, c'est elle qu'il faut remercier; car, dans tout ce que j'ai fait, sa bourse a été de moitié avec mon cœur.

CORA, baisant la main de mistress Bradley.

Ah! madame!

MISTRESS BRADLEY.

Allez, chère enfant, je vous bénis!

GEORGES, baisant respectueusement l'autre main de mistress Bradley.

Elle vous doit la liberté, madame, mais moi je vous dois plus encore!

LUCY.

Venez!

(Elle ouvre la porte de droite; Georges et Cora font un dernier signe d'adieu à mistress Bradley et sortent. — Lucy les suit.)

SCÈNE VIII

MISTRESS BRADLEY, puis JOHNSON et KRAIG.

MISTRESS BRADLEY.

Ah! Williams fait acheter Cora; eh bien! mistress Bradley la délivre! voilà cinquante mille dollars qui valent bien les arguments de Curtis, je suppose!...

(Johnson et Kraig entrent en scène par le second plan à gauche.)

JOHNSON.

C'est convenu, monsieur Kraig, demain j'irai chez vous pour régler la différence. (Apercevant mistress Bradley.) Eh bien! ma tante, Lucy est de retour; vous l'avez vue?

MISTRESS BRADLEY.

Oui, vraiment!

JOHNSON.

Et... avez-vous vu aussi l'esclave que je lui ai donnée?

MISTRESS BRADLEY.

Vous voulez parler de Cora, sans doute?

JOHNSON.

Justement.

MISTRESS BRADLEY.

Je l'ai vue!

JOHNSON.

Que dit-elle? que fait-elle?

MISTRESS BRADLEY.

Mais... elle aide Lucy à se mettre au lit, je crois.

JOHNSON.

Ah! ah! son orgueil s'humilie donc enfin!

MISTRESS BRADLEY.

Savez-vous que c'est une magnificence royale d'avoir ainsi jeté cinquante mille dollars sur une enchère pour donner une femme de chambre à votre sœur!

JOHNSON.

Je ne voulais pas que Cora appartînt à ce Français.

MISTRESS BRADLEY.

Était-ce là votre seul motif? (Johnson ne répond pas.) Eh bien! je crois que votre sœur eût été plus généreuse que vous.

KRAIG, prêtant l'oreille.

Ah! voici Toby, sans doute! A demain, monsieur Johnson.

JOHNSON.

A demain.

SCÈNE IX

JOHNSON, KRAIG, MISTRESS BRADLEY, GÉRARD, CURTIS, puis BILL.

(Gérard et Curtis entrent par le second plan à gauche; Curtis porte un livre relié en noir.)

KRAIG.

M. Gérard!

JOHNSON.

Curtis!

(Moment de silence. Gérard et Curtis descendent lentement la scène.)

GÉRARD.

Monsieur Johnson, je viens racheter ma fille!

JOHNSON.

Mais, monsieur!...

GÉRARD.

Je sais que vous avez le droit de me refuser cette grâce; mais maintenant que j'ai cessé d'être votre débiteur vous ne voudrez pas, je l'espère, user d'un droit qui me met au désespoir sans servir vos intérêts.

JOHNSON.

Vous savez ce que m'a coûté Cora, sans doute?

CURTIS.

Oui, cinquante mille dollars!

GÉRARD.

Je vous en offre le double!

JOHNSON.

Est-ce M. Curtis qui vous prête cette somme

CURTIS.

Non, c'est M. Kraig qui la restitue.

KRAIG.

Moi?

GÉRARD.

Souvenez-vous de la mort de M. de Marsay. (Mouvement de Kraig.) Bill vous accuse d'avoir fait disparaître la quittance que de Marsay avait reçue de vos mains.

KRAIG.

Bill est un infâme calomniateur dont les tribunaux me feront justice! me fera-t-on l'injure d'opposer la parole de ce misérable à la mienne?

GÉRARD, prenant le livre que tient Curtis.

Êtes-vous prêt à jurer sur cette Bible que ce misérable vous a calomnié, monsieur Kraig?

KRAIG.

Oui!

GÉRARD, ouvrant le livre et le présentant à Kraig.

Jurez donc!...

(Kraig, après un moment d'hésitation, étend la main en se détournant. — En ce moment Bill entre en scène et s'approche.)

BILL.

Jurez, monsieur Kraig... mais prenez garde, en l'ouvrant, d'y trouver ce papier qui vous accuse!

(Il tire de la Bible un papier qu'il montre à Kraig; celui-ci reste un momen frappé de stupeur.)

CURTIS.

Une autre fois, monsieur Kraig, brûlez vos quittances vous-même.

BILL.

Tandis que vous couriez vers la porte, je cachais ce papier dans les feuillets de cette Bible et je lui en substituais un autre qui a fait le feu de joie que vous savez! Qu'en dites-vous?

KRAIG, d'une voix sourde.

Je dis que c'est un faux!

CURTIS.

Eh bien! les tribunaux que vous invoquiez tout à l'heure en décideront.

JOHNSON, à Gérard.

Ah! monsieur! je rougis d'avoir été, à mon insu, le complice de cet homme.

SCÈNE X

KRAIG, JOHNSON, GÉRARD, CURTIS, BILL, MISTRESS BRADLEY, LUCY, puis TOBY.

LUCY.

Vous ici, monsieur Gérard? Est-ce Cora que vous venez redemander à mon frère? Votre démarche était inutile, Cora est libre!

JOHNSON.

Libre!

LUCY.

Ne me l'aviez-vous pas donnée, Williams? J'en ai disposé! Elle vogue maintenant vers la France; elle saluera demain les flots de l'Océan, libres comme elle!

JOHNSON.

Quoi, ce navire?...

LUCY.

Ce navire est l'ancien brick de M. Bill, frété par moi (serrant la main de mistress Bradley), par nous, chère tante! (A Gérard.) Georges accompagne Cora, monsieur. Je l'ai donnée à son époux, ne pouvant la rendre à son père.

GÉRARD, saisissant les mains de Lucy.

Ah! Dieu! que vous dire, quelles grâces vous rendre?

CURTIS, se précipitant aux genoux de Lucy.

Tu as fait cela, Lucy? Ah! brave fille!... Aime-moi, je t'en prie, car je t'adore!

LUCY.

Vous, Curtis?

MISTRESS BRADLEY.

Tu en doutes?

(Après un moment de silence, Lucy tend la main à Curtis, qui la couvre de baisers.)

GÉRARD, à Johnson.

Je n'entends pas que vous perdiez vos cinquante mille dollars, monsieur Johnson!...

JOHNSON.

Ma sœur vous l'a dit, monsieur: Cora lui appartenait; elle

l'a émancipée à sa façon!... je n'ai pas à revenir sur un fait accompli!...

(Toby entre en scène.)

TOBY, à Kraig.

Votre voiture est là, maître!...

KRAIG, faisant un pas pour sortir.

Viens!...

GÉRARD, l'arrêtant.

Pardon!... Je prends Toby comme à-compte sur les cent mille dollars que vous me devez!...

KRAIG.

Non, monsieur!... je ne le vends pas!...

CURTIS.

Vous ne le vendez pas, monsieur Kraig! prenez garde! Vous n'aurez pas seulement affaire à M. Gérard, mais à moi! et je vous jure que je vous mènerai loin. Tenez! voici du papier et une plume!... Signez l'acte de vente de Toby, et en même temps la reconnaissance de votre dette! — Sinon!... je ne vous dénonce pas aux tribunaux, pardieu! mais au peuple!... Souvenez-vous de la loi de Lynch!...

BILL, présentant une chaise à Kraig.

Allons! monsieur Kraig!...

(Kraig, dominé par le regard de Curtis, s'assied à la table et écrit.)

GÉRARD.

Toby!... tu me suivras en France!.. Dès maintenant tu es libre!... Là-bas tu seras mon égal!... Puisse cette tardive réparation te faire oublier le passé! (S'inclinant devant Toby.) Pardonne à ton ancien maître qui s'humilie devant toi!...

TOBY.

Oh!... Que faites-vous?... Non!... Je n'en suis pas digne!... Si vous saviez!..... (Il regarde Kraig, puis il tire son couteau de sa poche.) — Tenez! monsieur Kraig!... Vous avez bien fait de me vendre!... Voici le couteau dont Francilia s'est percé le cœur! — En sortant d'ici j'allais vous tuer!... Mais la liberté sans doute donne aux hommes une âme nouvelle!... Esclave, je pouvais vous assassiner!... Libre!... le couteau me tombe des mains!.....

(Il laisse tomber le couteau à terre.)